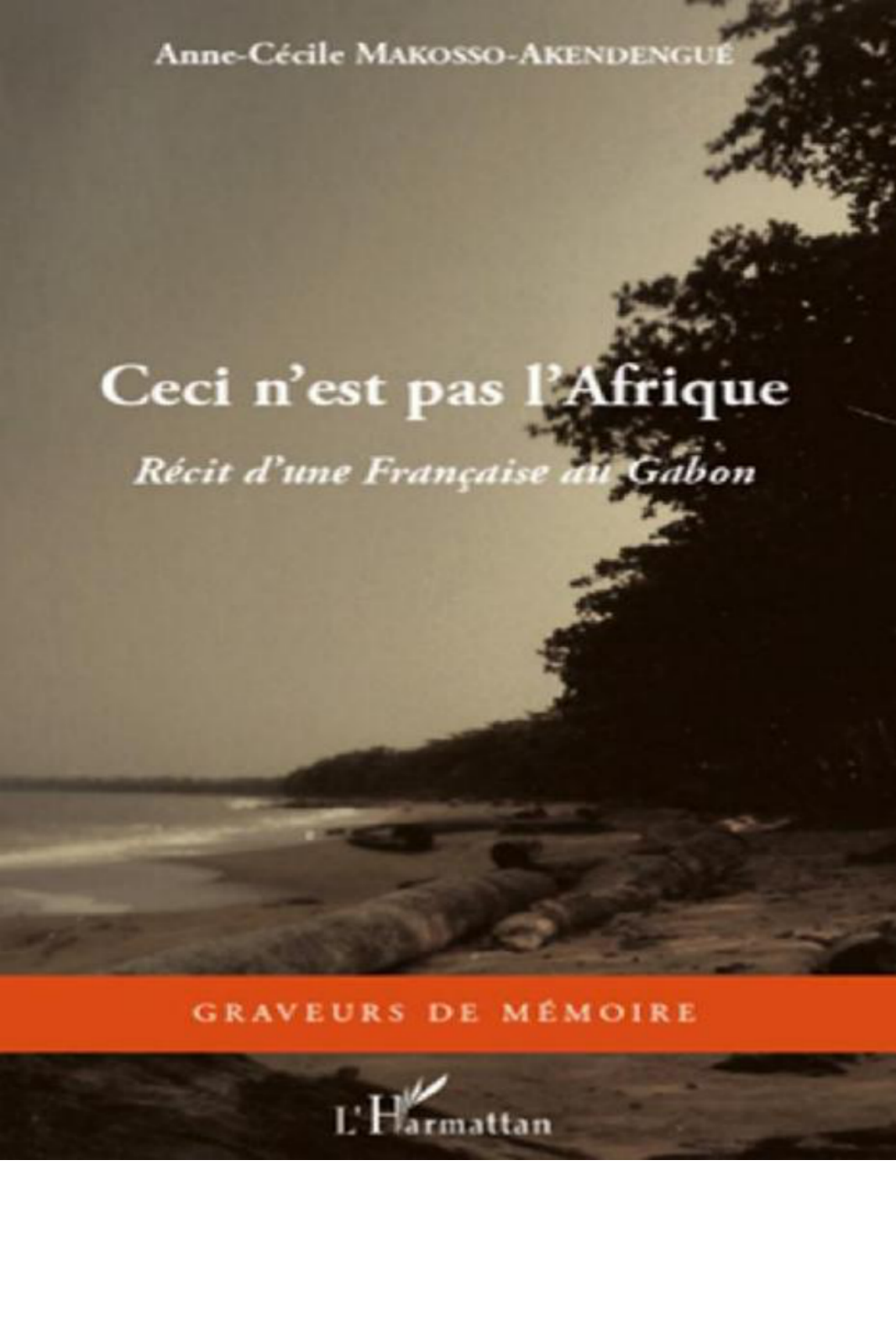


Ceci n'est pas l'Afrique

**Anne-Cécile Makosso-
Akendengué**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Anne-Cécile MAKOSSO-AKENDENGUÉ

Ceci n'est pas l'Afrique

Récit d'une Française au Gabon

GRAVEURS DE MÉMOIRE

L'Harmattan

Graveurs de mémoire

Dernières parutions

Micheline FALIGUERHO, Jean de Bedous. Un héros ordinaire, 2010.

Pierre LONGIN, *Mon chemin de Compostelle*. Entre réflexion, don et action, 2010.

Claude GAMBLIN, Un gamin ordinaire en Normandie (1940-1945), 2010.

Jean-Pierre COSTAGLIOLA, Le Souffle de l'Exil. Récit des années France, 2010.

Jacques FRANCK, Le sérieux et le futile après la guerre, 2009.

Henri-Paul ZICOLA, Les dix commandements d'un patron, 2010.

Albert DUCROCQ, Des Alpes à l'Uruguay. Un pont entre deux rives, 2010.

Edmond BAGARRE, Géologue : une vie de recherches et d'aventures. Afrique, Amérique, Europe, Asie, 2009.

Pierre-Alban THOMAS, De la Résistance à l'Indochine. Les cas de conscience d'un FTP dans les guerres coloniales, 2009.

Elhadj Mohamed Lamine TOURE, Mémoires d'un compagnon de *l'indépendance guinéenne*, 2009.

Jean-Claude LEPRUN, Une jeunesse malgache (1942-1966), 2009.

Jeannine PILLIARD-MINKOWSKI, Eugène Minkowski 1885-1972 et Françoise Minkowska 1882-1950. Eclats de mémoire, 2009.

Jacqueline ADUTT-THIBAUT, Mon Avenue Montaigne, 2009. Michel MALHERBE, Fonctionnaire ou touriste ? Mémoires d'un globe trotter, 2009.

Jacques-Thierry GALLO, Mon histoire avec Dieu. Un témoignage vivant, 2009.

Raymond Louis MORGE, Michelin 120 ans. A travers ceux qui l'ont bâti, 2009.

Régine LE HÉNAFF, Afrique aimée. Chroniques d'un temps passé, 2009.

Pierre VERNAY, Chronique amazonienne d'un bateleur fou d'écriture,
2009.

Ceci n'est pas l'Afrique

Récit d'une Française au Gabon

Anne-Cécile Makosso- Akendengué

© L'Harmattan, 2010 5-7, rue de l'Ecole polytechnique ; 75005
Paris

<http://www.librairieharmattan.com>

diffusion.harmattan@wanadoo.fr

harmattan1@wanadoo.fr

9782296111387

EAN : 9782296111387

Sommaire

Graveurs de mémoire - Dernières parutions

Page de titre

Page de Copyright

Arrivée

Petit hippopotame...

Taxis...

Le piano et la souris...

Grands hôtels

Titanic...

Je n'ai pas peur des militaires.

Ni de l'orage !

Voleur de sexe

Lambaréné

Echo de l'Estuaire

Port-Gentil

14 juillet

Dimanche à la plage

Je nettoie Libreville

La cliente de Mbolo

Retour au lycée

Le turnover

De Toulon à London

L'instant exotique

Rossini et Sinatra

Mbolo d'hier et aujourd'hui

Makaya

Philosophie

Pique-nique

Bac sous protection

Atanga

Départ

J'aime, j'aime pas

Arrivée

Nous venions de faire connaissance. J'allais chez L., à la Cité Universitaire. Chez lui, c'est beaucoup dire : petite chambre impersonnelle dans laquelle il ne ferait que passer, entre son arrivée à Toulouse et son installation, avec moi, dans mon studio. Je regardais ses livres, ses cassettes audio, alors dans leurs belles années. Bien sûr nous avons écouté dès ma première visite Pierre Akendengué, chanteur gabonais, et plus encore. Plus que gabonais : africain. Plus que chanteur. Sa "résistance à l'oppresseur" en avait fait un héros depuis plusieurs années déjà. Et voilà que sur toutes les cassettes, je lisais ce nom, Akendengué. Je m'étonnais. Quel engouement !

- Il y en a d'autres chanteurs, au Gabon ?

- Oui, oui, mais c'est vraiment le meilleur ! Les autres...

Je n'insiste pas. D'ailleurs, l'une de mes chansons préférées sur FIT est de lui. L. me l'a appris. Signe du destin ? Très vite, je sus que Akendengué c'était l'autre moitié de ce patronyme dont je n'avais entendu que le début lors de rapides présentations. Ce nom que, quoiqu'il arrive je crois, on gravera sur ma tombe. Il était sur toutes les cassettes.

Deux ans plus tard, mariés depuis plusieurs mois, nous avons pris l'avion. Un 2 novembre au soir, vol de nuit, départ de Roissy à 23 heures 30, après un long après-midi à Paris. Cinéma pour tuer le temps : "Coup de torchon". Drôle d'idée avant de mettre les pieds pour la première fois en Afrique ! Déjà fatigués du voyage, entamé le matin, voiture, train, métro, nous soupçons dans le 747 d'Air Gabon. Les "Ailes de la rénovation", comme le disaient les affiches et les spots publicitaires à l'époque. J'ai le souvenir d'avoir voyagé serrée, les pieds coincés par nos gros bagages de cabine, encombrée par une veste d'hiver, ne sachant si je devais penser à ce que je laissais, mon pays, ma famille, ou à ce qui m'attendait, que je peinais à imaginer. Dans cet appareil je ne remettrai les pieds que vingt mois et un enfant plus tard.

Ce voyage est un souvenir vague. De l'arrivée je ne me souviens plus clairement. A cette époque, révolue, nous descendions de la passerelle pour marcher sur le tarmac, jusqu'au hall d'arrivée. Je portais un pull-over jaune pâle, la jupe noire au bas imprimé rouge et vert, que j'avais

pour mon mariage, ainsi que la veste bordeaux au col châle sur mon bras. Elle aussi portée à mon mariage.

Dans le hall d'arrivée, montrer le passeport, ouvrir la valise, se coller aux voyageurs fatigués, les yeux gonflés, tout le monde transpirant déjà : c'est un des exercices que j'ai appris à maîtriser les années suivantes. Un peu plus à chaque voyage.

Je me souviens ensuite très bien du trajet en taxi, ma première "course", pour aller à Owendo, au Sud de la ville, à l'opposé de l'aéroport. L. en a hélé un. Nous ne sommes pas attendus, n'avons pas cherché à l'être. Ni attendus ni espérés. La moiteur de l'atmosphère, qui m'a surprise en sortant de l'avion, presque prise à la gorge, m'étonne moins quand je vois le ciel, "bas et lourd" comme chez Baudelaire, chargé, chaud et humide à la fois. Assez triste. Quelques taches bleues sont visibles au-dessus de la mer ; au-dessus des terres, les nuages ne finissent pas, les gris de toutes nuances se mélangent, pour atteindre parfois le noir. Pourtant le jour est levé. Les couleurs si sombres du ciel et cette chaleur, je ne suis pas encore habituée à les associer.

Nous empruntons la voie express, ainsi nommée parce qu'on peut y aller vite. Elle n'est pas encore achevée que les tronçons déjà finis sont endommagés, sur les bas-côtés, sans doute à cause de la qualité du terrain, du bitume mal réparti, économisé. Pourtant le taxi va vite, trop vite. Malgré les inégalités du revêtement, les nids de poule, les carrefours innombrables, les piétons qui traversent n'importe où !

Nous arrivons à l'heure où pour beaucoup la journée commence : écoliers, lycéens, secrétaires et autres fonctionnaires. Ils attendent les bus ou les taxis, massés aux embranchements. Je ne demande pas les noms de ces carrefours, j'ai le temps. Je vois seulement quelques poteaux indicateurs rutilants. Contrastes. Je ne dis rien, je regarde. J'essaie de comprendre par où nous passons, d'après le plan que j'ai consulté en France, croyant alors me préparer et m'aider dans mes premiers pas. En bonne touriste !

Arrivés à l'hôpital pédiatrique, signe de la modernité, et repère géographique dans ce vaste quartier, nous quittons la voie express pour suivre une piste de latérite, boueuse en ce matin de saison des pluies. Nous passons devant quelques cases, en bois ou en demi-dur. C'est le "Petit Village", où sous peu j'irai souvent acheter du pain ou une canette d'Orangina. Nous parcourons encore quelques centaines de mètres. Ici les habitations empiètent sur ce qu'on appelle la brousse. La forêt n'est pas loin. Et puis un "c'est bon, c'est ici" de L. au chauffeur et nous voici arrivés. La maison, en dur, entourée d'un jardin propre, sans fleurs et sans saveurs, semble vide, sans vie.

Confirmation : nous ne sommes pas attendus. L. et sa femme se débrouilleront. Ainsi, nous confions les valises à un voisin, chez qui j'échange mon pull-over contre un corsage sans manches. Nous repartons, dans un autre taxi hélé, "taxi ! La course !". Il ne se fait pas prier : une course, c'est comme s'il prenait une dizaine de clients en même temps ! Il nous conduit vers le Ministère des Mines, où doit être celle qui nous hébergera. Je la connais, elle est venue nous voir à Toulouse, un week-end, de passage en France. Je n'avais pas encore épousé son frère.

Nous parcourons en sens inverse une grande partie de la voie express, empruntons une petite route adjacente, nous arrêtons. Le taxi s'en va. Dommage : celle que nous cherchons a changé de lieu de travail. Nous marchons jusqu'à l'embranchement où nous arrêterons un autre taxi, qui nous conduira vers elle. Je me souviens avoir demandé "mais la ville, elle est où ?" étonnée de ne voir que des habitations éparpillées. La ville "nous y allons, tu vas voir, A. y travaille maintenant". Le taxi nous y conduit, toujours aussi vite, comme si un rendez-vous urgent nous attendait. Quel rendez-vous ! Il nous dépose aux pieds d'un immeuble de plusieurs étages, en plein centre. Je croise les doigts pour que A. y soit. Je commence à en avoir assez de ces allées et venues. L., sobrement, prononce un "Bon, allons voir si elle est ici aujourd'hui". Elle y est.

Après les effusions d'usage, quelques allées et venues, vers une voiture, vers une boulangerie, c'est le retour à la maison. Nous récupérons nos valises chez le voisin, pour les entasser dans sa chambre que retrouve L. Le cousin qui l'occupait dormira sur un matelas jeté le soir sur le sol du salon. Nous espérons ne pas rester longtemps, avoir vite un logement. Envie d'indépendance, sitôt arrivés. En vérité, avant même d'être partis.

Douchée et vêtue légèrement, je m'enfonce dans les fauteuils du salon, que je trouve inadaptés au climat. Je garde cette impression pour moi. Je n'aime pas ces coussins, ce canapé. J'étouffe, je suis fatiguée, je n'ai pas faim. Plusieurs cousins viennent nous saluer. Je les reconnais ; je les ai vus sur des photos. Il faut sourire, écouter, parler. C'est L. surtout qui parle. En myéné, sa langue maternelle. J'en comprends quelques mots. Je connais les formules de politesse. J'ai un cahier, dont L. a noirci les pages, avec vocabulaire, grammaire, phrases usuelles, nombres, jours de la semaine. Du sérieux, de la rigueur. Je l'ouvre régulièrement, mais c'est la pratique qui manque. Tant mieux si je connais quelques formules pour le reste on ne m'en voudra pas de mon ignorance. D'ailleurs, une fois que l'on a constaté que je comprends et parle un peu, on revient au français ! Pourquoi me fatiguerais-je ?

Après le déjeuner nous ferons une sieste. Elle s'impose après une nuit en avion. Elle s'imposera très vite à moi, cette fameuse sieste, dont je garde aujourd'hui l'habitude, loin du Gabon, même en plein hiver ! La chaleur intense, malgré le ventilateur, me surprend encore au réveil. Moiteur et odeurs nouvelles se mêlent. Une autre douche ? Peut-être. Ma mémoire ne les a pas comptées. Je traîne. Un voisin passe, un cousin...Bises, sourires. Nous allons marcher un peu sur la piste, sèche maintenant puisqu'il n'a pas plu de la journée. Les travailleurs rentrent. Le soir arrive, la nuit tombe, toujours à la même heure ici, à quelques minutes près, vers six heures et demie ; nous ne sommes pas éloignés de l'équateur. A cette régularité aussi je m'habituerai.

Je ne sais plus comment s'est déroulée la soirée. Une visite chez une tante ? Chez une cousine ? Encore bises, sourires. Ce dont je me souviens, c'est de la nuit. Lorsque les hommes sont chez eux, les arbres bruissent. L'obscurité est épaisse, sans pourtant faire peur. On n'y est pas seul. La vie, des milliers de vies, s'y cachent. C'est la nuit africaine. Ma première nuit africaine.

Petit hippopotame...

A quelques kilomètres de la capitale, bien au-delà de la Sablière, de ses plages, il était seul dans un marigot, petit hippopotame égaré. Comment était-il arrivé dans ce lieu, improbable pour son espèce ? Au terme d'une course folle, d'une fuite, au cours de laquelle il avait perdu sa mère ? Quel congénère l'avait amené ici ? On ne le sut jamais. Ce que l'on sait, ce sont photos et cartes postales se souviennent, c'est qu'il fut la curiosité de nombreux Librevillois. Pendant plusieurs mois, il fut, on peut le dire, LA curiosité.

Il est vrai que les curiosités n'abondent pas à Libreville, domaine souvent réservé de la monotonie, des rituels et de l'attente. Je m'en suis vite aperçue. On attend les vacances, en France si possible, on attend la saison sèche, la fin de semaine, la fin du mois. On attend beaucoup et patiemment. Boulot, Mbolo, dodo. Entre le travail, les courses au supermarché, ex-gloire nationale, premier de ce genre en Afrique a-t-on dit, et le légitime moment du repos, le temps est souvent celui de l'ennui. Que faire ? Aller voir l'hippopotame, une fois n'est pas coutume.

Ce petit solitaire dans son marigot, aurait pu attendre lui aussi les week-ends, samedi et dimanche, jours des visites. Bon nombre de familles, des expatriés principalement, le dimanche, pour ne pas aller uniquement à la plage, partaient en groupe et en tout-terrain s'extasier devant le petit hippopotame. En tout – terrain, parce que le marigot, bien au-delà de la Sablière, n'est accessible que par une piste pleine d'ornières boueuses, dont les flaques dissimulent la profondeur.

L'accès difficile, de fait, presque réservé, n'évita pas à l'animal une célébrité peu enviable, ni une fin prématurée. Il n'intéressait pas tout le monde, loin s'en faut. Tout le monde n'a pas envie d'aller, cahin-caha sur un chemin hasardeux pour contempler un animal perdu. Cependant, beaucoup de Librevillois le virent, enfermé qu'il était, comme dans un zoo sans grilles, éloigné des chemins praticables.

Comme au zoo il fut pris en photo. Avec les enfants. Sans les enfants. Avec Madame qui lui caresse la tête ("il n'est pas dangereux !"), avec Monsieur qui fait semblant de l'avoir capturé lui-même. Les pieds dans l'eau. Immergé jusqu'aux yeux et aux oreilles (l'hippopotame, pas Monsieur). Le charme du safari sans ses dangers.

- N'est-il pas mignon ?

- Dépêche-toi de la prendre cette photo, s'il s'énerve...

Le petit hippopotame, s'énerver ? Un tel comportement n'a pas été rapporté. En ville, dans les kiosques, à la Maison de la Presse, on l'a vu sur des cartes postales, visiblement calme. Sur l'une d'elles un jeune homme pose avec l'animal, qui avait même reçu un nom, que j'ai oublié. Son portrait est assurément allé au-delà des frontières, au-delà du continent, avec "Souvenir du Gabon", orné d'une fleur d'hibiscus dans un coin, ou voisinant avec un perroquet gris à la queue rouge. Ce genre de carte postale qui en quelques vues regroupées sur un format 16x11 centimètres veut vous en jeter plein la vue.

Pendant que ces cartes continuaient de se vendre et de parcourir le monde, les habitants d'un village voisin, un jour, ont trouvé l'hippopotame. Echoué, seul toujours, sur le sable de son marigot. Mort.

Et moi je ne l'ai jamais vu. Ni ses congénères, ni ses ennemis des eaux terribles des lacs et des fleuves, ni ces animaux qui donnent le goût de l'Afrique. Je n'ai pas vu l'hippopotame. Je ne suis pas non plus allée me promener dans les réserves. Ni dans la forêt profonde. Ni vivants ni morts ces animaux ne m'ont approchée. Je n'aime pas le gibier, et je ne fais pas semblant. Les pauvres corps flasques sur les étals des marchés ne pouvaient guère me donner envie d'y goûter.

Je n'ai pas connu la proximité avec la bête sauvage. "Ah bon ?" "Mais comment? L'Afrique..." et bla bla bla...La nature, la forêt, ces bêtes magnifiques... Je sens le reproche dans certains étonnements. Non je n'ai pas connu cela. Mais j'ai connu tant d'autres choses...

Taxis...

“Taxi ! La course !” Je connais ! “Taxi Nombakélé !”, “Taxi Lalala à droite”. Cri de tous les jours, un cri des rues, de la fatigue, de l’impatience, de l’exaspération. Du cri vigoureux au cri sans relief, plat et fataliste, on n’entend le plus souvent que la direction désirée : “La Poste !”, “Trois Quartiers !”...J’ai l’habitude de cela. “Louis !”, “En face l’Université !”, le chauffeur de taxi réagit immédiatement. “A gauche !”, “Derrière la prison !”. Noms de quartiers : ça n’a pas l’air comme ça mais c’est assez précis. Le chauffeur sait que c’est à lui qu’on s’adresse. Mille francs CFA, deux mille, pour aller au-delà des limites officielles de la ville, aéroport d’un côté, Pont de la Nomba de l’autre, c’est le prix de la course.

Le prix à payer pour avoir “son” taxi à soi pour “sa” destination personnelle. Pour être tranquille, avoir l’illusion du confort, comme j’aime souvent me la donner. La demi-course bien sûr c’est moitié prix. Cinq cents francs CFA. Le taxi pourra faire un détour pour vous conduire à destination, mais vous ne serez pas seul dans le véhicule. Moins de confort. Plus à supporter. Vous devrez attendre, accepter les passagers embarqués avant vous, ou tout simplement vous fondre parmi eux, et ne pas trop en demander. Il ne faut pas jouer les riches quand on n’a pas le sou ? C’est un peu cela. La demi-course invite à la modération. Pas trop long le détour s’il vous plaît, “sinon c’est la course Madame”. Pas de détour du tout, c’est encore mieux pour le chauffeur sans horodateur, rôdé aux calculs complexes de ses bénéfices.

J’ai mis peu de temps à comprendre ce système, fréquentant rapidement le centre ville, le marché le plus proche et les bazars libanais. Pour être seul, et faire un détour jusqu’à VOTRE destination, il faut prendre une course c’est ce que j’ai vite assimilé, habitant un quartier éloigné de la grande route. Il faut donc héler un taxi vide. S’il ne s’en présente pas, tandis que vous attendez au bord de la route, moment que l’on ne veut jamais voir s’éterniser, vous aurez peut-être la chance d’en voir un s’arrêter, qui va bientôt laisser son passager. On vous le dit. Il faut savoir que le taximan sait reconnaître la Blanche à l’affût du taxi qui va vite la conduire là où elle veut, même si ça coûte un peu plus cher. Elle a les moyens, c’est une Blanche, quand même ! Elle cumule les moyens et l’impatience. C’est une idée généralement reçue. Certains s’arrêtent même spontanément demandant “une

course ?”, dès qu’ils vous voient, blanche, seule, plantée là, au bord du chemin. Je prends plaisir à dire “non merci”, si je ne suis pas pressée, juste pour faire un accroc à l’idée reçue.

Au plus bas des tarifs, auxquels on ne soupçonnera pas trop la Blanche de se limiter, il y a les “cent francs”, pour un court trajet, et “deux cents”, pour les trajets un peu plus longs. Parfois, je n’ai pas le choix. N’importe quel taxi fait l’affaire, tant ils sont bondés, et trop peu nombreux. Si L. ne peut pas venir me chercher par exemple à treize heures au Lycée d’Etat. Ou si j’ai eu la prétention de vouloir me débrouiller toute seule. Il faut vraiment vouloir se débrouiller, parce que là, aux heures de pointe, c’est la cohue, la promiscuité, la surcharge, la pluie si la vitre, baissée, s’est bloquée, les odeurs de poisson ou de manioc, de transpiration et d’eaux de toilette plus ou moins contrefaites. La chaleur ne faiblit pas. On étouffe le plus souvent, même lorsque l’on ne peut pas remonter les vitres. Les sièges, avec les traitements qu’on leur fait subir, sont vite déchirés et inconfortables. Le skaï fendu agresse la peau, l’étoffe légère des robes, des pantalons à pli. En dessous, la mousse se déchire et jaunit.

On se serre. C’est l’inévitable heure de pointe. Toujours les mêmes files interminables, l’attente aux feux tricolores sous le soleil, les embouteillages dont personne ne veut sortir vaincu, klaxons et insultes en témoignent. Tout cela qui rend chaque jour le trajet plus éprouvant. Il y a quelques heures creuses durant lesquelles pour cent francs on a presque du confort. Elles sont rares. Le plus souvent il faut se faire petit. “On va se serrer un peu Madame...” Mais oui, pas de problème, à quatre derrière, ce n’est pas pour longtemps. Et à deux devant, plus le chauffeur bien sûr, content de faire le plein. Et puis il y a des enfants, coincés et silencieux. Ils savent se serrer, ils le font tous les jours ; ils ne prennent pas de place. Jusqu’à un certain âge, ils s’écrasent, dans tous les sens du terme.

Ce n’est pas rose d’être chauffeur de taxi. On vieillit peu dans le métier. On passera à autre chose, c’est un épisode, ni plus ni moins. Beaucoup trop de charges, de frais, réparations et amendes. Des contrôles policiers intempestifs, pour un papier ou pour un autre. Les clients toujours à discuter les prix. Et je ne parle pas de la pression psychologique... Bref : sous l’équateur, le stress.

Il y a aussi les bons moments, les franches rigolades. On ne sait jamais vraiment pourquoi. Pour un passager qui en raconte de bonnes sur ses collègues dont nous tairons les noms mais qu’un autre connaît. Il peut en rajouter sur cet énergumène ! Là encore je vois Libreville comme une grande bulle dans laquelle nous nous retrouvons tous. Un aquarium où nous tournons. Moi j’y tournerai vingt ans, et j’ai ri, comme tous les passagers ! Pour une anecdote, une moquerie, pour

une histoire à dormir debout narrée par le chauffeur, devenu, on le serait à moins, quelque peu philosophe. On ne peut pas ne jamais rire de ce que l'on vit. Et il y a tellement pire ! Plus grande pauvreté, ailleurs : la famine, la guerre... Bien pire.

Le plus souvent les chauffeurs de taxi ne sont pas Gabonais. Ils sont là parce qu'ils l'ont voulu, à exercer un métier loin de leurs compétences et de leur pays. Les années soixante-dix sont passées, et leur opulence. Ce n'est plus l'Eldorado, mais ce n'est pas non plus la misère. Troubles politiques, remous divers, grèves... oui. Mais ce n'est pas la guerre. De toute façon ils ne partiront pas, ils ont investi, se sont investis... Du fonctionnaire à la ménagère, les usagers tempêtent. Les élèves – pour qui les bus sont aussi de plus en plus invivables et dangereux, en font autant.

Chaque matin, les taxis reprennent pourtant le chemin des écoliers, s'emplissent de travailleurs, d'étudiants, de lycéens. Passagers, sortis de chemins dissimulés entre les cases, entre les boutiques, habitués des files d'attente par tous les temps, ils sont fidèles. Tout le monde y trouve son compte. Et moi aussi bien sûr.

Le piano et la souris...

Souvent je saute d'un monde à un autre. D'un taxi à mon salon. Plus précisément, du taxi qui, souvent en course pour aller plus vite, me ramène du lycée, à ce salon qui abrite mon piano.

Piano au Gabon : grandeur et petites misères. Fragilisé par l'humidité ambiante, l'instrument souffre. Le mien est un piano américain acheté au Canada, où nous avons passé deux ans. L. pour son premier poste de diplomate y avait été affecté à l'Ambassade, à Ottawa. L'instrument que j'en ai rapporté, un Baldwin, est sensé supporter tous les climats. Tous ceux que peut endurer un piano entre le Nouveau-Mexique, la Louisiane, et l'Alaska ? On le dit tropicalisé. Ici, il devra être gabonisé. Les Américains n'ont pas prévu cela. Les feutres, les cordes, le bois... tout souffre. Chaque centimètre cube d'air est gorgé d'une humidité à laquelle rien n'échappe. Le piano en témoigne. Avant que nous n'installions la climatisation dans le salon, il y avait, toujours allumée, une ampoule de 25 watts, destinée à assécher l'atmosphère, à l'intérieur de l'instrument. Truc de pianiste ! Et puis la clim' est venue. J'ai éteint l'ampoule, soulagé mes scrupules à faire souffrir mon ami le piano, cessé peu à peu de sentir anormalement le poids de tout le mécanisme sous les touches.

J'ouvre régulièrement mon Baldwin. Je le bichonne, je le caresse, je le cajole. Un chiffon à la main. J'aime poser contre le mur du salon, délicatement et en connaissance, les pans amovibles de son coffre. Je le déshabille. Un peu de rouille se développe sur certaines cordes. L'accordeur (oui, il y en a un à Libreville, qui a d'autres activités, "un vrai travail", heureusement pour lui) m'a dit que ce sont les souris et tout ce qu'elles font, à l'abri dans cette forteresse, impreunables.

Je le crois. Ces souris, hélas, je les connais. Trop souvent, l'une d'elles élit domicile dans mon piano. Je dis "une", il n'y en a jamais qu'une bien entendu ! Elle installe son nid à l'une des extrémités du clavier. A quelques centimètres des touches, à l'écart des marteaux qui bougent. Feutre à disposition, discrétion assurée... Jusqu'au moment où je m'aperçois de l'intrusion du petit mammifère. Dans MON piano ? Je m'insurge. Je joue à Tom et Jerry. Je suis Tom. Pour jouer j'attends de ne pas être seule. J'appelle à l'aide : "Vite, vite, on va l'avoir !" On ne l'a jamais. Sitôt l'une chassée, une autre arrive. Peut-être la même, revenant sur les lieux de son forfait. Elle décampe, une troisième est

en embuscade. Le répit est toujours de courte durée. J'ai acheté du Ratstop.

Dégoûtant. Je ne veux pas de poison, quel qu'en soit le nom : un accident est si vite arrivé. J'ai essayé cette glu infâme dont on met une petite quantité sur un carton, sur le passage même de l'animal haï. Il faut haïr pour tuer ainsi : mort lente par dessèchement, ou par étouffement si les narines sont bouchées. Cas de figure plus expéditif. L'animal pris à ce piège se débat, s'engluie davantage... Ses congénères, curieusement, sans avoir vu le cadavre, que nous jetons sitôt aperçu, changent de parcours. Nous, de souris. Lorsque je joue beaucoup, plus que de raison, plus que je ne travaille à préparer mes cours de philosophie, et à intervalles réguliers, les visiteuses se retirent, provisoirement.

Il faut faire avec. Il n'a jamais été prévu de jouer Mozart ou Debussy sous l'équateur, l'instrument n'a pas été conçu pour cela. Il n'est pas né ici, pourtant il s'adapte tant bien que mal. La musique ici s'écoute différemment. Schweitzer n'est plus là pour nous dire que Bach s'entend autrement dans le bruissement de la nuit équatoriale si tôt venue. Mais je sais que si je ne joue pas moi-même il n'y a que les CD pour m'apporter du "classique" comme on dit. En France tout est différent.

J'appuie sur l'interrupteur de ma radio, une bonne fois pour toutes branchée sur France-Musique, et l'ambiance musicale que j'affectionne est là. Elle est presque un droit. Et pourquoi ne serait-ce pas un devoir d'en écouter ? J'entends certains se justifier de ne pas le faire ! A Libreville, elle est limitée aux enregistrements achetés pendant les vacances, écoutés dans la solitude de mon salon.

Solitaire par nature, le piano à Libreville le serait encore plus, s'il n'y avait les amies, l'école de musique, les quatre mains. Un petit vent de folie. Ces moments où nous rions des souris. Ceux où nous montons des projets qui en France n'auraient pas leur place. Par exemple donner un concert dans le salon d'un grand hôtel de la capitale. Et faire payer pour venir nous écouter.

Grands hôtels

Grand hôtel... Avec une majuscule à Grand. Tant de souvenirs évoqués, qui n'ont rien à voir avec une nuit à l'hôtel, encore moins avec les grands hôtels internationaux, luxueux, aux étoiles multiples tout autant qu'internationales, dans lesquels je n'ai aucune raison d'aller ici, en France, en Belgique ou ailleurs, en Europe.

Je me souviens d'abord des piscines. Chaque hôtel a la sienne, destinée d'abord à ses clients, puis vite squattée par femmes et enfants, familles du samedi, qui ne déjeuneront même pas au buffet dominical. Carte postale, luxe et volupté. Pour nous elle signifie tout simplement des après-midi avec les enfants, les amies, les enfants des amies et les amis des enfants, au bord du grand bassin bleu.

Avant la dévaluation. Après, plusieurs amies sont parties, et les tarifs sont devenus prohibitifs. On n'a plus réussi à tricher en consommant au minimum pour ne pas payer l'entrée, toute consommation donnant droit, c'était plus ou moins acquis, à l'accès à la piscine. Les employés sont devenus très regardants, pointilleux même, n'obéissant qu'aux ordres de leur direction. Ils guettent les arrivants, traquent les baigneurs clandestins, hantent les bords du bassin pour mieux les repérer. Finie la tranquillité d'avant 1994, finie la tolérance. C'est dur pour tous : les baigneuses du samedi après-midi, les employés, aux fins de mois toujours plus dures, toujours plus longues. Ils s'accrochent, tiennent à leur travail, on les comprend. Depuis la dévaluation en fait c'est tous les jours la fin du mois.

Il est vrai qu'elle a semé un vent de panique ; elle a changé bon nombre de nos habitudes ! Ce fut très impressionnant. Un beau matin, on se réveille, et l'on apprend que le billet de 1000 francs CFA, vieux comme les indépendances, valant la veille 20 francs français, vaut désormais 10 francs, de la même France qui, ce jour là entre autres, nous soutient comme la corde soutient le pendu. C'est le sentiment général. Le pays importe tant que les prix grimpent en flèche. Ce n'est même plus grimper d'ailleurs, c'est carrément sauter, bondir, parfois du simple au double. Je me souviens avoir éclaté de rire - rire nerveux ou fataliste ? - en voyant le prix des pommes de terre, dans un magasin pourtant réputé abordable : 5000 francs CFA le kilo ! 50 francs un kilo de pommes de terre ! Un autre jour, le temps de mon petit discours, je convaincrai une employée d'un libre-service que c'est une honte

qu'elle, avec son maigre salaire, ne pourrait même pas s'acheter dix kilos de pommes de terre, quand bien même elle le voudrait ! Elle ne le veut pas, c'est une chance, pour elle, et moi non plus je n'en veux pas de ces légumes dont la présence n'a plus aucun sens. C'est ridicule ce prix, et celui du beurre, de la lessive... Et celui du billet d'avion. plus important celui-là, toute l'année on y pense. N'en parlons pas.

La dévaluation crée un moment de flottement, pendant lequel nous fréquentons moins certains lieux, limitons les dépenses, bannissons ce qui n'est pas indispensable. Beaucoup s'interrogent sur leur avenir. Rester ? Partir ? Où ? Pour moi la question ne se pose pas, comme les Gabonais, je subis. Et puis le calme, si ce n'est l'argent, revient. Les soubresauts politico-électoraux qui ont précédé la dévaluation laissent la place à des débats stériles, mais également à des soucis économiques bien réels. Nous reprenons quelques habitudes.

Et finalement les grands hôtels sont restés des lieux incontournables, bien que nous n'y dormions toujours pas. Pendant la période trouble des élections, je suis allée surtout au Re-Ndama, à l'époque Sheraton, puis Méridien, dont je suis voisine. Pas la peine de prendre la voiture. La piscine y est propre, calme. Quelques cocotiers imitent ceux du bord de mer, balayés par le même vent. La plage est à quelques mètres avec ses cailloux, le reflux des vagues apportant détritiques et autres immondices. Impossible de s'y baigner, comme nous le fîmes quelques années auparavant. Sur ce petit bout de plage on peut juste lire, ou ne rien faire. Regarder le soleil se coucher, la nuit tomber.

Les grands hôtels sont aussi un lieu de promenade du dimanche soir. A une époque des lapins trottaient dans le grand patio de l'hôtel Inter. Puis il n'y en eut plus. La chaleur ? L'humidité plutôt. En fin de semaine, on y fait la fête aussi. Mariages, repas de bienfaisance, défilés de haute-couture africaine, élections de quelque Miss... Par cela je ne me sens pas concernée. En vérité, les grands hôtels, restent surtout pour moi des lieux de musique. L'école de musique, au même hôtel Inter, Intercontinental, Okoumé Palace de son vrai nom, donnait son concert, fin mai ou début juin, audition de fin d'année des élèves.

Un grand soir auquel tout le monde se préparait fiévreusement. Les professeurs, dont je faisais partie, cherchant dès janvier les morceaux pour leurs élèves. Les élèves eux-mêmes commençaient à s'échauffer plus tardivement. Voire jamais, indifférents à la musique, choix des parents. Nous leur faisions préparer beaucoup de quatre mains, au piano. Deux élèves "passant" à la fois, le concert gardait des proportions raisonnables. Les plus grands, et plus avancés, avaient le droit, mérité entre tous, de jouer un morceau seul: LEUR morceau. Tout seul, endimanché, héros des familles, des copains et des copines, prompts à applaudir. L'heure de gloire. Photo au piano, au violon,

film... Les pères s'évertuent à approcher l'estrade pour tester leur caméscope en immortalisant l'instant. Ils savent sans doute que vite, au premier prétexte, leur enfant abandonnera l'étude si peu gratifiante pour lui de son instrument. La gratification est trop longue à venir. A ce moment là, pères et mères pourront dire, film à l'appui, que leur progéniture a fait de la musique. Ils auront tout essayé.

D'année en année, les larmes ne se font pas plus rares. Les fausses notes non plus. Dans les quatre mains, cela peut prendre une tournure dramatique : la faute, c'est toujours celle de l'autre. La plus insignifiante peut entraîner une brouille mémorable entre copains de classe. Aux plus petits il nous est même arrivé de faire jouer des six mains. Eux n'attendent aucune gloire, espérant seulement que l'épreuve passe vite pour aller s'amuser dans les couloirs, loin des parents. Grands couloirs, escalators, toilettes spacieuses de marbre et céramique, hall accueillant. Quel terrain de jeu, passée l'épreuve du clavier !

Et puis le grand hôtel... C'est mon heure de gloire à moi. Lorsque mon nom, à côté de celui de R., apparaît au beau milieu de l'affiche annonçant notre concert. Notre affiche. C'est au Méridien Re'Ndama que nous le donnerons C'est avec lui que nous avons eu les meilleures conditions : une jolie salle, à notre taille, une estrade en guise de scène, un prix avantageux, et même un piano, si nous l'avions désiré, tout ce que nous pouvons espérer pour cette épreuve voulue et redoutée. Nous avons imprimé des affiches en deux formats, dont un petit, pour mieux en inonder commerces et amis. Le changement de piano nous effrayait ; au dernier moment nous avons choisi de déménager pour l'occasion le piano de R. sur lequel nous avons travaillé notre programme, à quatre mains. Brahms, Fauré, Rachmaninov, Saint-Saens, (le "Carnaval des animaux" à quatre mains !).

C'est le travail de plusieurs mois. Tous les jeudis matin, rendez-vous chez R. après avoir déposé les enfants à l'école, départ pour le Lycée d'Etat à 11 heures pour deux heures de cours, et retour, après déjeuner, et de nouveau les enfants à l'école, à 15 heures. Après le dîner sera réservé, il le faut bien, à la correction des copies, préparation, choix de texte. Un rythme à tenir.

Un habitué de l'hôtel, voyant qu'on vend des billets à l'entrée d'une salle demande s'il y a quelque chose à gagner. Le gros lot c'est une pianiste ? Rires. L'heure est au trac, mais aussi à la fête. A deux c'est plus facile. Je suis persuadée qu'on ne me voit pas, je me cache derrière R., plus grande et plus expérimentée que moi. L'illusion me tranquillise et je monte sur notre scène le cœur en paix, sans trembler. Beaucoup d'amis, des élèves avec leurs parents, sont venus. On aurait

pu en avoir plus. On aurait dû, mais il y a la kermesse de je ne sais plus quelle école ce soir là.

Le mois de juin est dur à l'expatrié qui s'investit dans tout : écoles, sports, associations. A toutes les activités de fin d'année s'ajoutent les pots de départ, repas d'adieu. Ce soir là c'était kermesse. Une rude concurrence, contre laquelle nous ne pouvons pas grand-chose. Certains s'excusent, "Mme N. est désolée, vraiment, elle ne pouvait pas venir vous écouter, sa fille danse au spectacle de la kermesse, ...", "excusez-moi, je suis juste arrivée pour le bis, je m'étais portée volontaire, je ne pouvais pas m'éclipser..."

Il faut bien avaler ça. R. écoute, souriante, polie. Je connais cet air moqueur, caché derrière un océan de compréhension. Un "ça ne fait rien, ce sera pour la prochaine fois" clôt la litanie des excuses. Il n'y aura pas de prochaine fois. Nous ne le savons pas. R. quittera le Gabon, et malgré nos espoirs nous ne nous retrouverons jamais assez pour monter un programme. Mais, kermesse ou pas, nous l'avons donné, notre concert. Nous aurons les fleurs, puis chez R. le champagne, pour ce qui fût pour moi un baptême.

Titanic...

Ce fut magnifique. Je ne me prends pas pour autant pour une pro du clavier ! Encore moins pour une star. Ce serait pourtant assez facile, dans cette ville aquarium, où les réputations sont assez vite faites. Défaites aussi, oui, mais on se soutient, entre expatriés. Parfois même je crois que j'en profite. Alors je m'accroche, modeste, prompte plus souvent qu'à mon tour à douter de moi. Je me réjouis de voir et d'écouter, chaque fois que c'est possible, de vrais pros, de ceux qui ne se prennent pas pour des stars.

Nous en avons vus. Nous avons "eu" le Trio Wanderer : l'un de mes grands souvenirs de soirée au Centre Saint-Exupéry. Pas aussi connu qu'aujourd'hui – ferait-il encore une tournée Africaine, risquant le climat hostile aux instruments, le pianiste risquant quant à lui d'affronter des pianos à tout faire, sauf des concerts ? Beethoven, Chausson, Ravel... Les quelques autres soirées classiques se trouvèrent rapidement éclipsées par leur souvenir. Nous avons "eu" le Quatuor Ludwig je crois, et quelques pianistes. Oubliés ceux-là. Inoubliables, les Wanderer. Le Centre Culturel prenait ce soir-là une nouvelle dimension, à mes yeux.

Ce centre, Saint-Ex pour les habitués, Centre Culturel Français (C.C.F.) est un lieu sans lequel nous n'imaginerions pas la vie à Libreville. Il y eut l'ancien, petit et pourtant assez agréable, en ville. A peine arrivée au Gabon j'y prenais déjà ma carte, pour fréquenter assidûment la bibliothèque, comme le faisait des années auparavant L., alors écolier en vacances. Et puis il y eut le nouveau. Tout y est plus grand, salle de spectacle, bibliothèque, lieu d'exposition. Il est toujours là bien sûr, portant définitivement le nom de Saint-Exupéry. Il n'a pas changé de nom. Il n'est plus en ville, mais à côté de Mbolo. Architecture moderne, toit élancé en bois, comme une vague, grande salle, petite salle, bibliothèque bien entendu, salle de travail, pleine de dictionnaires et d'étudiants.

A la bibliothèque, j'ai lu d'abord beaucoup de littérature sud-américaine, à l'époque de l'ancien centre, puis me suis mise à l'anglaise. Tout cela en français. Il y avait une salle de spectacle, où nous allâmes écouter Michel Tournier, invité par un ami haut cadre expatrié. Parfois dans la bibliothèque je restais à corriger des copies, profitant de l'atmosphère studieuse et climatisée. J'en ai gardé

l'habitude dans le nouveau Centre. De grandes tables, les sons feutrés, comme dans tout lieu réservé au savoir et à l'étude, c'est comme une incitation au travail. Chez moi avec le piano, je suis trop vite détournée de mon devoir.

Le Centre culturel, ce sont aussi des souvenirs de réunions, d'élections. A l'une d'elles je participai, en tant qu'assesseur. Les Français élaient leur représentant au Conseil Supérieur des Français de l'étranger ; l'ADFE présentait son candidat. Une journée passée à surveiller, à s'assurer que tout se passe bien, face à l'ennemi, de droite, et même d'extrême droite, s'assurant pleinement dans ce pays noir et étranger ! J'étais assise à côté de l'un d'eux, digne représentant de cette indignité. Une journée à bavarder. Sans gaffe ni faux pas susceptibles d'invalider ce grand moment de démocratie. Pas une journée sans manger, puisqu'un buffet était prêt à l'étage pour tous les participants à ces élections. Aux frais de la République.

Je pense à d'autres concerts, l'un de Pierre Akendengué, le fameux chantre de la liberté : salle comble, toute acquise avant les premières notes, avant les premiers mots. Des films, dont l'un, sur le Zaïre de Mobutu, avait tenu en haleine la salle pleine comme un œuf.

Et puis il y eut "Titanic" ! Nous n'avons pas pu le voir au C.C.F., devenu depuis plusieurs années salle de cinéma. Une vraie cohue... foule surexcitée, parents débordés, hall saturé. On n'avait jamais vu ça. Pas moyen d'acheter un billet, il n'y aura pas de places pour tout le monde. Et tout ce monde, ça me fait peur, je n'aime pas ça, je m'étonne auprès d'un responsable visiblement dépassé par son propre manque d'organisation. J'exprime mon opinion, sans détour : "Franchement, vous ne trouvez pas que c'est dangereux ? C'est un peu le bordel, non ?" J'envisage le pire : "Que ferez-vous s'il y a de la bagarre ? Parce que vous savez il y en a qui sont prêts à se battre pour ne pas manquer ça !..." Il n'en sait rien. Il s'avoue débordé. Et moi dans mon numéro improvisé de rebelle, je ne lui facilite pas la tâche. Le pauvre, il n'a pas compris l'effet Di Caprio.

Nous sortons, retrouvons nos esprits et le calme en marchant vers Mbolo. Il n'y a plus de places ; nous n'allons tout de même pas nous battre ! Ce samedi nous ne verrons pas "Titanic", alors que c'est vraiment l'incontournable du moment... En Europe aussi c'est la foire d'empoigne à la porte des cinémas. Faisons comme eux ! Au fait de l'actualité sans jouer les retardataires ! Le Gabon ne s'exclura pas de la frénésie titanesque ! Les enfants sont déçus.

Le lendemain, dimanche, on se dit qu'un autre film atténuera la frustration. L. accompagne les enfants au Komo, cinéma gabonais où nous allons aussi régulièrement. Je reste à la maison. Deux heures

passent. Coup de fil. “Tu sais ce qui passe dans une heure au Komo ?” Non, comment le saurais-je. “Titanic !” Ils sont sortis de leur film de consolation, et viennent me chercher pour que nous le voyions tous les quatre. Programmé sans tambour ni trompette dans ce Komo déserté, faute de programme publié. Ce n’est annoncé nulle part, même pas dans *L’Union*. Un oubli ? Une erreur ? Nous nous retrouvons dans la salle, avec quelques spectateurs tranquilles, à voir ce film pour lequel certains se sont fait marcher sur les pieds et déchirer la chemise. Merci *L’Union* !

Je n'ai pas peur des militaires.

Je n'aime pas les rassemblements, les attroupements. Généralement, ça n'est pas bon signe de voir une foule, comme agglutinée autour d'une cause commune. Danger. Je n'aime pas m'en approcher. Encore moins lorsque s'y mêlent des militaires. Pour tout dire, je n'aime pas les militaires !

Mais je me souviens d'un jour de juin ...

Le temps d'un cours de philosophie, mes élèves de terminale et moi-même notons, mûs par un même enthousiasme, qu'il est plus facile de parler de la liberté et du pouvoir qu'au début de l'année scolaire. C'est peu de le dire. Quelques mois auparavant, dire seulement qu'il était difficile d'en parler aurait été risqué. Signaler la difficulté aurait été remettre en question un ordre préférable à de nombreuses injustices, dit-on ici en haut lieu.

En octobre, c'était comme d'habitude, comme cinq ans avant, ou dix ou quinze. Je suppose, je ne sais pas puisque je n'y étais pas. Le Président était déjà Bongo, le Parti unique déjà unique. Et démocratique ! En vérité j'exagère ; on pouvait parler liberté, pourvu que ce soit celle des autres, ailleurs, en Europe, en Amérique, dans de tristes pays où l'esclavage est encore toléré.

En janvier la situation du débat sur la liberté s'était considérablement compliquée, après une fin 1989 secouée par des troubles politiques étouffés, dont nous ne sûmes pas vraiment les tenants et les aboutissants. Peut-être les prémisses de changements annoncés, fondamentaux. Ceux que nous sentions dans notre vie quotidienne, tant par les troubles occasionnés par leur conquête que par les bénéfices que nous en tirions. Et puis enfin, il y eut juin, après des mois de couvre-feu et autres péripéties plus ou moins médiatisées.

Ce jour de juin, les sans grade sont occupés à nettoyer la pelouse et ses abords pour la fête annuelle du lycée d'Etat. C'est nouveau, ça, faire nettoyer un lycée par les militaires... En plus, ils ont prêté de grandes tables, des tentes. Leur force et leur matériel. Je n'en reviens pas. L'heure n'est pas aux fusils. Elle reviendra, bien sûr. Les armes ne sont jamais loin. Mais cet épisode pacifique me reste en mémoire, le premier d'une petite liste, d'autres scènes de militaires en goguette, plus tard, à l'occasion d'élections, de scrutins pas nets, de résultats

incertains.

Un peu de flou, à cette occasion. L'attente des résultats. Quels résultats ? Pour quel avenir ? Un autre Président ? Y croit-on sérieusement ? Pendant deux jours, deux petits jours vite passés, pas de résultats. Certains espèrent que cela laisse augurer un vrai changement. Durant ces journées on ne travaille pas, ou si peu. Quelques zélés partisans ? Déjà écoliers, lycéens et étudiants, et bien entendu leurs enseignants, ont eu droit à des vacances dès l'approche du commencement officiel de la campagne, début décembre. Je fais partie de ceux-là. Pas fâchée. Les enfants restent avec moi. Pas fâchés non plus. L. travaille jusqu'aux élections, après c'est l'incertitude. Y aller, rester à la maison, passer pour un rebelle, pour un gréviste sans mot d'ordre officiel ? Et rebelle pour quelle rébellion ?

En réalité, tandis que les vraies vacances de Noël ont commencé, au lendemain des élections, la plupart des fonctionnaires se promènent... Les militaires aussi. Ils semblent désœuvrés. Ne sauraient-ils plus à quel ordre obéir ? Tous les uniformes paraissent être dans le même cas. On s'occupe plutôt de trouver une boulangerie ouverte, un taxi libre... L'humeur générale ne semble pas sombre. Pourtant l'heure est grave, nous le saurons bientôt. Le couvre-feu instauré deux jours plus tard, que ces mêmes militaires seront chargés de faire respecter, nous aidera à le comprendre. Mais, ce lundi matin de décembre, qui a peur des militaires ?

Il y aura régulièrement des moments de cette sorte, où l'uniforme perdra son prestige peu rassurant. Pour un temps ou pour longtemps. Dans l'esprit de beaucoup, quelque chose s'est cassé définitivement depuis l'avènement de la démocratie (des esprits chagrins disent "démoncratie" !). On ne reviendra pas en arrière ; malgré des soubresauts. La Conférence Nationale est passée par là. Prestige perdu pour toujours ?

Ce jour de juin 1990, au Lycée d'Etat, ce qui importe pour moi c'est d'abord la nouveauté, l'étrangeté de cette scène, un brin surréaliste. Les soldats montent des tentes pour la kermesse et moi, avec mes élèves de terminale, je parle du pouvoir et de la liberté, comme jamais auparavant nous n'avions pu le faire. Du Droit, de la force, de l'obéissance à la loi. Ce n'est pas de ma faute, ils arrivent à ce moment crucial du programme ces militaires. J'ai rarement parlé du Droit avec autant de conviction. Et même un peu de plaisir... Je ne me reconnais pas. Droits de l'homme, liberté d'opinion, de réunion, et j'en passe. . Ces sujets sont inépuisables, et nous sommes intarissables. Parole libérée. L'année précédente, 1989, année de commémoration, la parole s'était un peu libérée au sujet des Droits de l'Homme. Un peu seulement, dans un cadre strict, sans remarques ouvertes sur la réalité

locale. Des allusions seulement. Beaucoup d'allusions.

Le proviseur avait convoqué quelques professeurs dans son bureau, leur faisant part du projet initié par la France, et ses représentants au Gabon, pour fêter le bicentenaire de sa révolution. Je suis convoquée. Que me vaut cet honneur ? Nous sommes sollicités, nous explique-t-il, et fiers de l'être, pour contribuer à la célébration du bicentenaire de la révolution Française. Le Lycée d'Etat doit présenter sa contribution au moment de sa fête annuelle. Les professeurs auront bien des idées, il faut proposer des projets. Quelques jours plus tard, c'est l'heure du choix. Beaucoup sont à court d'idées. C'est mon projet que l'on retient. Je l'avoue, j'en suis contente, comme à chaque fois qu'un événement vient rompre ma routine. J'ai mis sur le papier cette idée toute simple : la lecture des articles de la "Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen" par des élèves. Ceux-là seront drapés dans des tissus aux couleurs des drapeaux français et gabonais, qu'ils reconstitueront au fur et à mesure de la lecture, sur la scène de la fête du lycée.

On m'a donné un budget pour l'achat de ces étoffes, budget alloué par la Mission de Coopération Française, et carte blanche pour les répétitions, leurs heures, avec les lycéens volontaires que je choisis en priorité dans mes classes. A la fin de la lecture les élèves entonneront les hymnes des deux pays. C'est un peu pompier. Ne rirais-je pas aujourd'hui de cette performance ? Cette année si lointaine, je ne ris pas. Je prends ma mission au sérieux. Je me sens responsable. D'autant plus que c'est bien la première fois qu'on me confie de l'argent public. Ce que j'ignore, ce que nous ignorons tous, c'est que l'année d'après, abordant la liberté, notion au programme, question philosophique incontournable des premiers aux derniers cours, nous serons directement concernés. Comme si le bicentenaire avait porté ses fruits, sans pourtant les rendre facile à cueillir.

L'année d'après, nous nous réjouissons. N'est-il pas réjouissant d'aborder ces questions, politiques ou existentielles, lorsqu'on a vu la liberté s'affirmer dans la rue, en direct. Je peux dire même au coin de la rue. Depuis ce jour de janvier où je me suis terrée avec les enfants, dans la chambre, toutes lumières éteintes, depuis le réveil le lendemain, les traces de bagarre au bout de notre chemin, à moins de cinquante mètres de notre portail, les vitres cassées du magasin le plus proche. Quelques carcasses de voiture, des pneus brûlés, des cendres nauséabondes. Je peux vraiment dire "au coin de la rue". Depuis un autre matin où la fumée des incendies de la veille entourait la ville comme un brouillard épais, nous avons souvent eu peur. Nous nous sommes réellement sentis concernés par les événements. Parfois simplement parce qu'au quotidien cela signifiait une prudence

nécessaire. Le couvre-feu, maintenu pendant plusieurs mois, supprimé, rétabli, devenu presque banal, change forcément les habitudes, rappelle à l'ordre tous les soirs.

Depuis que les événements ont fait la une de certains journaux français, nous avons senti des idées en marche. Ce n'est pas une période facile. Nous sommes entrés dans une zone de turbulences. La sécurité n'est plus acquise, et avec elle ou pour elle le devoir de se taire, au grand dam de certains, est perdu. Et les militaires dans tout cela ? Souvent menaçants bien sûr, par leur simple présence. On devient méfiant. Ils sont là, que se passe-t-il ? Armés, pas armés ? Je n'aime pas cela. Je ne suis pas rassurée. Je n'aime pas les militaires. Mais en ce jour de juin, je peux me dire, et que ça dure ce que ça dure : "je n'ai plus peur des militaires".

Ni de l'orage !

Je n'ai plus peur de l'orage non plus. Il y a bien longtemps. Sil faut avoir peur de l'orage au Gabon, autant le quitter tout de suite, ce pays, son climat, son équateur et ses pluies diluviennes. L'habitude tue la peur, si un jour elle a existé. Vite. Arrivée à Libreville en pleine saison des pluies, petite saison des pluies, ainsi nommée parce que moins longue, moins violente que celle qui va de janvier jusqu'au début du mois de mai, j'ai eu tôt fait de comprendre la pluie, l'orage, leurs charmes conjoints. Ils vont le plus souvent de pair.

Il arrive que parfois l'orage n'éclate pas sur Libreville, restant sur la mer ou sur les forêts alentour, nous laissant au sec. On l'entend, très fort, on sursaute, on transpire. Et il ne pleut pas. C'est plutôt rare, et désagréable : inconvénients de l'orage sans les agréments de la pluie. Dans une saison "normale", il peut pleuvoir tous les jours.

Avant la pluie, le plus souvent en fin d'après-midi, c'est le sauna. Je n'ai jamais mis les pieds dans un sauna, mais j'imagine...Et c'est l'opinion généralement admise. Sauf qu'on est dans la rue, habillés, au travail, que l'on attend les enfants qui sortent du lycée, ou que l'on essaye de s'endormir, demain n'est pas dimanche, à six heures tout le monde debout. Rien à voir avec une séance au sauna.

Les nuages crèvent bruyamment. Vient alors un peu de fraîcheur. Le soulagement. L'orage n'est pas un ennemi ; il est seulement un grand perturbateur, il ne rend pas la vie facile. Une bouffée d'air frais, au prix de maints désagréments. J'ai appris qu'ici la nature ne se manifeste pas sans excès. Ou si rarement : une petite pluie, un rayon de soleil, une légère brise ? Comme si on était ailleurs...

Au Gabon, il faut avoir des bougies à la maison. Une lampe tempête si c'est possible, avec le pétrole lampant, c'est encore mieux. Les intempéries apportent leur lot d'inconfort. Les coupures d'électricité innombrables, longues parfois. Dans ces cas là on craint pour le contenu du congélateur. Les inondations, dont les quartiers les plus pauvres sont les premières victimes. En pleine ville, les bas-côtés sont vite engorgés, faute de nettoyage régulier. Les eaux dévalant vers la mer arrivent trop rapidement, tout déborde, occasionnant des embouteillages à répétition, ainsi que des récriminations, longues litanies des usagers et des pouvoirs publics.

Tout cela est prétexte à de nombreuses et récurrentes lamentations de Makaya. Parlons-en de celui-là ! C'est le chroniqueur anonyme et zélé de *L'Union*, le quotidien national. Il dénonce tout en défonçant bien des portes ouvertes. Ce qu'il dit, le plus souvent tout le monde le sait. Fossés mal entretenus, bas-côtés affaissés, feux tricolores victimes d'une S.E.E.G. (Société d'Energie et d'Eau du Gabon) de moins en moins fiable. Et "au quartier", comme il dit, entendez chez les défavorisés, ceux qui n'ont que des cases, même pas du demi-dur, rien que du bois et de la tôle, les matitis, car ici on ne dit pas bidonville... l'insalubrité, le danger des circuits électriques atteints par l'humidité, danger d'autant plus grand que les branchements sauvages sont légion... là encore, Makaya est intarissable, et se répète lui-même à l'envie à chaque grande pluie. A croire qu'il s'écoute écrire.

Mais il ne dit pas le charme de la pluie pendant la sieste. Ni de celle du dimanche matin, qui permet un réveil en douceur. Il est bien rare qu'elle empêche d'aller à la plage. La chaleur est vite de retour, le sable un peu humide ne le reste pas longtemps. Balayé par l'orage, il pourra même paraître plus propre.

Makaya ne parle pas non plus du bruit sur les toits de tôle. Inquiétant, gênant, mais parfois pratique ; il oblige à faire une pause en cours par exemple ! J'adore ces moments là. On ne s'entend plus parler, et le ciel peut être si foncé qu'on ne se voit plus dans les salles aux claustres en bois. Et si à cela s'ajoute une coupure d'électricité ! Ce n'est pas grave, on fait une petite pause ; de toute façon dans de nombreuses salles les néons ne fonctionnent plus.

Il pleut... Ce n'est pas que tout s'interrompe, mais on s'adapte. On fait une pause. C'est un bizarre moment de repos obligé. A l'école de musique le bruit sur le toit oblige aussi parfois à s'arrêter. Pourtant l'école est installée dans une villa de bon standing. C'est partout ainsi : les toits de tôle règnent en maîtres. Ils nous imposent un bruit formidable, souvent inquiétant. Parfois apaisant, quand la régularité prend le pas sur la violence. Le ciel noir, qui pourra redevenir d'un bleu éclatant en moins d'une heure, joue à nous affoler. "Ce ciel, on dirait la fin du monde !" On sait que les nuages vont crever, partir, libérer la place, pour que demain recommence de la même façon. Et nous crierons encore...

Voleur de sexe

Au lycée, à part la pluie, les occasions d'interrompre les cours, ou d'en retarder le commencement, ne manquent pas. Je ne me souviens pas de tout ce qui a pu se présenter comme prétexte pour ne pas être à l'heure, ce que je sais, c'est que lorsque quelque chose d'anormal interrompait les cours, je le savais déjà, avant d'arriver à l'échangeur, où le Boulevard du bord de mer rejoint la voie express. Un ralentissement suspect m'annonçait qu'un événement inhabituel était survenu au Lycée d'Etat, proche d'une centaine de mètres. La circulation, presque bloquée à ce niveau, signalait que des élèves étaient sortis de l'enceinte de l'établissement. Depuis les événements de 1990, j'avais compris cela, comme beaucoup d'autres. Le fait était devenu presque coutumier. Politiquement habituel. Mais, loin de toute agitation partisane, de toute élection et de toute grève annoncée, que se passe-t-il donc ce jour-là, dont je me souviens plus que d'autres ?

Me fondant dans la file de voitures, allant au pas, je finis par tourner à l'embranchement de Tahiti, me retrouvant dans le bon sens pour rentrer dans le lycée. Je passe par le premier portail, la petite entrée. Le calme semble régner, comme lorsque tout le lycée est en cours. Ni cris ni attroupements devant le bâtiment des terminales. Je ne vois pas que les salles sont presque désertées. Ce n'est que devant le bâtiment administratif, quand je me gare, que l'agitation devient bien perceptible. Pas de hurlements, rien d'hystérique. Non. Juste une certaine tension. Des élèves, qui ont déserté les cours, bavardent plus ou moins bruyamment, entre eux ou avec des professeurs. Je comprends, à leur ton et à leurs visages qu'il n'y a pas péril en la demeure. Dans ma voiture aux vitres montées, climatisée, je me dis que tout cela n'a pas l'air bien grave !

Je n'entends vraiment les cris qu'en sortant de mon véhicule. J'étais dans ma bulle climatisée. Avant même de m'informer je contourne le bâtiment, et vois alors un nuage de poussière ocre s'élever, au beau milieu du lycée ; c'est de là que viennent des cris, effrayés, scandalisés, je ne sais plus. Là-bas la tension est forte. C'est dans cet espace que se joue le drame, dont je veux être informée. Le terre-plein central, avec son drapeau fatigué et ses quelques mètres carrés de pelouse chétive est le lieu d'un attroupement bruyant, visiblement peu rassurant. Je me souviens avoir été partagée entre prudence et curiosité. Approcher c'est s'exposer. Mais l'envie de savoir est toujours

la plus forte. Je m'y revois. Les cris fusent, par vagues, au même rythme que les nuages de poussière.

Par chance, je croise des collègues qui m'informent sur la cause de cette émeute inattendue. "Que se passe-t-il ?" ai-je le temps de leur lancer. Et eux, mi-sérieux, mi-goguenards : "Des voleurs de sexe !" J'en ai vraiment besoin, de plus amples informations. Qui sont-ils, que font-ils ? "Ils volent les sexes !" comment s'y prennent-ils ? Je pose des questions très occidentales. S'agit-il de disparitions physiques ? Cela doit être plus compliqué, puisque les victimes sont là-bas, à hurler après ce qu'on leur a pris, sans effusion de sang, chose que tout esprit rationnel attendrait. Pas d'ambulance pour assurer les premiers soins. "C'est vrai, Madame !". Autrement dit, et sous-entendu dans le propos du lycéen : ce ne sont pas des affabulations. Il vient à l'idée de beaucoup que je ne pourrais que penser à cela, affabulation, hystérie collective, moi, blanche, française.

Ont-ils tort ? Je reste silencieuse, et prudemment à distance du lieu du délit, peu à peu abandonné par les badauds. Aurait-on retrouvé les sexes volés ? Le calme commence à revenir, je vais aller essayer de faire cours, sans me faire chahuter pour mes doutes trop rationnels. "Elle est vraiment cartésienne cette prof de philo !" Je ne prends pas cela pour une insulte. J'avance, tout ouïe. Ecouter avant de douter, c'est le commencement de la sagesse. On m'attend au tournant. Les élèves me rappellent poliment à l'ordre. "On est en Afrique, Madame !". Je sais bien, mais enfin l'Afrique n'est pas moins diverse que les autres continents. Je garde pour moi mes réflexions et mes convictions.

Les filles sont aussi parfois victimes des forces surnaturelles. Victimes, c'est vite dit ; celui ou celle qui n'entendrait rien de l'autre monde serait plus que sourd. Anormal. Pour qui se prendrait-il ? Les demoiselles, elles, peuvent entrer en transe, s'évanouir, tomber... Surtout si elles sont initiées. "Elles voient des choses" disent les autres, comme heureux des dons de leurs camarades. Il paraît que le lycée a été construit sur un ancien cimetière... De toute façon il y a des morts partout. Il faut vivre avec. "Les morts ne sont pas morts", c'est bien connu.

Le jour des voleurs de sexe, certains lycéens semblent heureux de m'en remonter, avant de reprendre le chemin plus rationnel de mes cours. Moi je suis heureuse de leur montrer que je n'ai pas l'esprit étroit. J'ai quand même un nom gabonais. C'est l'arme fatale. Et puis nous rions. Les voleurs ont touché quelque chose qui n'incite pas à la tristesse. Un domaine secret dont on rit pour en parler plus librement. Les incursions bruyantes du surnaturel, ce n'est pas tous les jours, mais tous les jours, plus insidieusement, au lycée ou ailleurs, elles se

font voir ou entendre. Nous les retrouvons souvent dans nos débats improvisés. Il n'est pas rare non plus de noter l'absence d'un ou une élève pour cause de "soins au village". Tout est dit dans cette formule : ngangas, fétiches, initiations... C'est vrai que pour la vie quotidienne, il faut être "blindé" comme ils disent. "Ils", les élèves, les parents, les voisins, "ils" c'est tout le monde et personne, parce que le danger est partout.

Moi, quand je suis arrivée, on ne m'a pas caché que la vie au Gabon, parce que c'est l'Afrique Noire, est dangereuse. Il faut se méfier de tout, ne pas croire en la gentillesse, et surtout il faut se "protéger". La première arme, pour se "protéger", c'est de montrer qu'on n'est pas naïf... et qu'on est "protégé". On y croit, à leurs sorts, fétiches, et autres attrape-naïfs. Il faut qu'ils le sachent, et sachent à qui ils ont affaire. Cela ne suffit pas. Surtout avec une Blanche, qu'on n'a pas envie de voir s'éterniser. Elle a pris un homme, un bon parti, il va tout lui donner. Donc, il faudrait bien qu'elle parte.

C'est pour cela qu'on a brûlé une robe qu'une tante m'avait offerte, elle devait forcément apporter la malchance ou pire. Dommage ! Je n'étais pas fâchée d'avoir un cadeau d'arrivée ! Mais cela ne suffit pas : une séance chez une bonne guérisseuse s'impose. Protection indispensable. Je vois déjà la profondeur de mon ignorance. Je ne savais pas que la vie était si dangereuse ici. J'avais une idée de cela, connaissance livresque, des "on-dit" sans penser devoir m'y plonger.

Sans être convaincue, je me soumetts. Ça ne me déplaît pas, tant qu'on m'assure que c'est "juste une fois, une petite cérémonie". Le minimum ? Il ne s'agit tout de même pas de bâcler l'affaire ! La préparation de la cérémonie nous conduit d'abord au marché. Nous allons à celui de Mont-Bouët. Le plus grand de la capitale, pour tout trouver sur place. Entre l'étoffe blanche, les herbes, les ustensiles nécessaires à notre protection, les francs CFA filent. Et il faudra payer le service rendu. Le prix, me dit-on, est un moindre mal. "C'est obligatoire ! Tu ne peux pas y échapper", on ajoute que certains y consacrent plus d'un mois de salaire, d'autres prennent un crédit. Ceux qui ne se soumettent pas à cette nécessité en paient le prix fort, et ce n'est plus une question d'argent ! Il leur reste leurs yeux pour pleurer, s'ils n'ont pas perdu la tête. L'ennemi rend fou. Il peut tuer. Ce n'est pas une question d'argent, c'est une question de vie ! Donc : je serai blindée, et je résisterai. Je n'ai pas envie de partir. Je ne leur abandonnerai pas L..

Rendez-vous est pris, pour cette "petite" cérémonie dont je n'ai qu'un lointain souvenir. Je n'ai pas été franchement impressionnée. Ne m'attendais-je pas à une scène plus extraordinaire ? Aucun esprit ne m'est apparu. La nuit n'est pas tombée tandis que nous étions au pied

des grands arbres, rien n'a bouleversé mes pensées. Faut-il attendre un effet à long terme ? La guérisseuse, très aimable, n'est assurément remarquable que par ses talents secrets. Elle est comme toutes les femmes que je croise, au marché, sur la piste, dans les taxis. Je suis concernée, et ne vois pourtant que quelques manipulations, des gestes accompagnés de paroles incompréhensibles à l'étranger et au profane. Je suis les deux à la fois. Docile, j'écoute L me traduire ce qu'il doit traduire Au pied d'un grand arbre, coupé depuis pour cause d'urbanisation, je me laisse entourer de ces mots que l'on dit protecteurs, et des herbes qui vont avec. Grâce aux soins de la guérisseuse, à ses décoctions, je serai inattaquable. Je n'en doute pas. En vérité je croyais jusqu'à ce jour que ma confiance et ma détermination suffisaient. J'y crois toujours. C'est ma première et ma dernière expérience de ce genre. Je pense bien qu'on empoisonne, qu'on intoxique ; je ne crois pas vraiment en des pouvoirs obscurs immatériels. Question d'éducation, de culture, et sûrement de tempérament, "mais ici on ne se fait pas de cadeau !" me dit-on pour me convaincre. Merci, je m'en étais aperçue.

D'ici peu je passerai mon premier Noël sans cadeaux. Sauf bien sûr ceux que mes parents m'ont envoyés de France. Modestes pour la douane, pas pour moi. Il n'y en aura pas d'autres. "Noël, c'est pour les enfants !" Drôle de façon de voir les choses ! Les adultes mangent, boivent, discutent, ou ne font rien, disant de plus en plus, au fil des années, "il n'y a pas d'argent !" J'entends cette phrase comme une rengaine. Elle m'agace. C'est une scie. Noël sans cadeau ne me plaît pas. Pas du tout. J'aurai vite fait de remédier à cela, dès que je serai chez moi, pas "chez quelqu'un", c'est-à-dire dès le Noël suivant. D'ailleurs, au Noël suivant il y aura un enfant ! Si on ne me fait pas de cadeau, je m'en ferai moi-même, nous nous en ferons, c'est décidé !

Sans suspicion d'empoisonnement ou de mauvais sort, je serai chez moi, mangerai chez moi, me ferai MES cadeaux. La suspicion suffit à empoisonner la vie de beaucoup. Méfiance à grande échelle. Peurs entretenues, crédits, ruines, abandons de poste. Tout ça pour quoi ? Pour ma part je ne céderai pas à l'appel des sirènes du surnaturel, relayé par tant de bouches. Pourtant nombreux endroits ne me paraissent pas exister seulement par ce qu'ils ont de réel. La nature souvent me semble habitée. Est-ce de savoir tout ce que les hommes y font de magie ? La forêt, les marigots, le fleuve...

Lambaréné

Allongée au bord du fleuve, Lambaréné attend ses visiteurs. Arriver sur la ville, c'est descendre vers la rive de l'Ogooué, où tant de vies se retrouvent. C'est ce que nous faisons, venant de Libreville par la route, en Suzuki. Partis de bonne heure, nous avons roulé toute la matinée sur la piste en travaux. La route est tranquille. Nous sommes en milieu de semaine ; en chemin nous dépassons des travailleurs, mais ne sommes pas doublés par les touristes et les citadins du week-end, conducteurs pressés, dangereux.

Le goudron s'arrête à peu près à Kango. Bientôt, dans quelques mois, c'est promis, Lambaréné sera reliée à Libreville par une route bitumée ; les travaux en cours, paraît-il, progressent sans cesse. Elargissement, bitumage, provoquent de nombreux ralentissements. Mais pas d'embouteillages ! De toute façon il n'est pas question pour nous d'aller bien vite sur la latérite. On va du nuage de poussière à la boue, selon qu'il a plu ou non. Nous franchissons l'équateur, une pancarte nous en avertit. Photos. La végétation, dense, nous a préservés d'une chaleur trop intense. Je suis si contente d'être en route que tout me plaît. La chaleur me semble différente de celle de Libreville. Moins pénible.

Dès notre arrivée sur la ville, tout content aussi, L. nous en fait faire le tour. Retour en arrière pour lui, découverte pour moi. Puis nous nous dirigeons vers l'hôtel, longeant le fleuve, empruntant le Boulevard Schweitzer, artère principale. Quelques collines ont donné à la ville son relief. Le fleuve et ses pirogues lui donnent en même temps vie et langueur. Schweitzer lui a apporté la célébrité. Les débats vont bon train parfois. Était-il humaniste ou raciste ? Au service des Africains, ou au service de son ambition ? Méritait-il son prix Nobel ? Quelles que soient les réponses, l'hôpital est toujours là, la renommée bien assise, entretenue en Europe comme au Gabon. Lambaréné sans Schweitzer, est-ce imaginable ?

Repas délicieux dans la salle à manger de l'hôtel : du sanglier en sauce, accompagné entre autres de feuilles de manioc pilées, au goût riche, mélange du piquant du piment, de la douceur des feuilles, de la légère amertume des petits légumes. Après cela une brève sieste s'impose. Puis nous redémarrons, comme des touristes. Directement vers l'hôpital Schweitzer. Nous visitons la maison du docteur, devenue

musée, son musée, blanc dans un havre de verdure. Lui, c'était le grand docteur ; dans un film, il sera le "Grand blanc de Lambaréné". Sa tombe est là, en contrebas, dissimulée par les feuillages, dans l'enceinte de l'hôpital, à côté de celle de son épouse. Photos encore. Je suis vraiment d'humeur touristique. Nous descendons encore vers le fleuve et ses bancs de sable, vers le débarcadère. Là où nous l'imaginons attendant les marchandises d'Europe, transitant par Port-Gentil. Je l'imagine aussi jouant avec son pélican, dont je relis l'histoire, quelques années après. Nous y allons après avoir visité sa maison où survit son piano. Il pourrait encore résonner. Ses immenses chaussures, blanches, comme son casque colonial, sont là aussi. Prêtes à être enfilées. Sa maison est devenue musée, et le musée sanctuaire, à l'abri du quotidien. Les claustras, la blancheur des voilages et des murs l'en protègent.

Plus loin, Saint François-Xavier, l'église de briques rouges, et le domaine des religieuses, est un autre havre de paix. On dirait que le fleuve, même grouillant de vie et d'échanges, amortit les bruits. La végétation les amortit également, adoucissant les flancs de la colline. Nous faisons un détour par le lycée de la mission protestante, où L. a fait sa scolarité, désert en cette période de vacances. Je m'interroge : n'aimerais-je pas mieux y enseigner que dans mon immense lycée librevillois ? Le calme du fleuve donne de ces idées !

Ce n'est pourtant que le lendemain, en quittant la ville, en pirogue, que nous trouverons le vrai calme. En allant jusqu'au Lac Bleu, quelques kilomètres après le pont. Nous longeons la rive un moment, puis empruntons une route d'eau, une voie passant sous la végétation de la rive, un passage entre le fleuve et le lac, dissimulé par les arbres. Invisible à nos yeux, préservé du regard des profanes, il est comme la porte secrète des films fantastiques.

Nous arrivons sur le lac. Une île plantée en son milieu a assurément été rarement abordée par l'homme. Peut-être pour quelque cérémonie ? Pour punir et abandonner un homme et une femme soupçonnés d'adultère ? L'eau est sombre. La légende du lamantin n'est pas loin. C'est-à-dire celle de la Mamiwata, "mother of the water". La sirène. Celle dont on subit les sorts, le mauvais sort, celle qu'il ne faut pas déranger, encore moins offenser. Le lieu est magique. De quelle magie ? De celle qui a perturbé, il y a quelques années, les constructeurs du pont ?

Certains ne voulaient pas en finir avec le bac, associé à la ville, irrémédiablement lié à son histoire ? Ou bien de vénérables esprits n'étaient pas prêts à affronter la modernité, autant dire la fin de l'ordre ancestral ? Les constructeurs perturbaient l'ordre établi, des deux côtés du monde, le visible et l'invisible. Les esprits ont ralenti la

progression des travaux, multipliant les incidents, imposant des difficultés imprévues. Les travaux se déroulèrent normalement dès lors que les ingénieurs et ouvriers venus d'Europe se soumièrent, donnant quelque contribution au monde caché des esprits, acceptant quelques cérémonies. Depuis plusieurs années les ponts sont là, le bac n'y est plus, mais les embarcations n'ont pas déserté le fleuve pour autant.

A la fin de la promenade en pirogue, le retour en ville est, avec l'animation du soir, retour à la réalité. L'arrivée des bateaux, certains venant de Port-Gentil, d'autres des villages le long du fleuve, avec leurs charges de victuailles, semble injecter une vie nouvelle. C'est un rituel. Plus tard, nous dînerons en ville d'un bon plat de la célèbre carpe de Lambaréné. Elle est célèbre, elle est bonne. Elle tient dans l'assiette. Plus fine que la carpe d'Europe, d'apparence et de chair. Aucune lourdeur dans ses formes. Plus fine de goût aussi. Avec un bouillon d'herbes tendres, de l'oseille sans amertume, des gombos, du riz, quelques bananes en accompagnement, c'est un met raffiné. Je ne regrette pas le repas de l'hôtel, dans une grande salle à manger blanche, si éloignée de ce petit restaurant en demi-dur, à la vaisselle impeccable et aux nappes immaculées.

L'hôtel est confortable. Au petit-déjeuner, dans la grande salle, café, pain, beurre, confiture. Un touriste, à une table voisine, demande s'il peut avoir des croissants. La réponse de la serveuse tombe comme un couperet : "Il n'y a pas de croissants à Lambaréné." Nous la commentons en famille, à voix basse et sourires rentrés. Eternel conflit du touriste et de l'habitant ? Moins politiquement correct : du Blanc et du Noir. Autour d'un croissant... Alors qu'en vérité nous ne savons pas qui est cet homme solitaire. Blanc, c'est sûr, touriste, nous n'en savons rien. Il peut-être homme d'affaires, expert, technicien, ingénieur... tant de métiers que Lambaréné voit passer, pour être mieux exploitée.

Pas de croissants, ce n'est pas grave. La nuit il n'y a pas eu de climatisation non plus. Coupure d'électricité, inexplicable, sans pluie et sans orage. En l'absence de moustiquaires, nous n'avons pas ouvert la baie vitrée. Cela non plus, ce n'est pas grave. Rien n'est grave, nous sommes encore dans une heureuse parenthèse. Il va falloir rentrer, retrouver Libreville, la mer, le soleil, les encombrements et les corvées. Le quotidien.

Echo de l'Estuaire

J'ai décidé d'écrire, sur le Gabon. Forte de cette intention, je relis aujourd'hui les lignes que j'avais rédigées pour *L'écho de l'Estuaire*, journal de l'ADFE, peu après la grande marche organisée par l'association, de l'aéroport Léon Mba de Libreville au cap Estérias. Ce dimanche 7 mai, dès 7 heures du matin, j'y étais, pour la première fois. La dernière aussi, mais cela, je ne faisais que le pressentir...

L'Association Démocratique des Français de l'Etranger-Français du monde, avait battu le rappel, comme pour chacune de ses manifestations, et avait réuni plus d'une cinquantaine de marcheurs. Pas mal pour Libreville. Pas mal pour une association "apolitique de gauche", comme nous aimons à la définir. Pas de politique, ce n'est pas un parti, mais des positions claires, en toute discrétion, dès que le contexte le permet : élections en France par exemple. Tout en restant dans les limites exigées par le pays d'accueil. C'est assez compliqué, c'est même un exercice d'équilibre instable ; de là cette expression antinomique : apolitique de gauche. Il ne faut pas de manifestations extérieures de nos choix politiques en terre étrangère, et amie, de surcroît : cela ne se fait pas. Que ne ferait-on pas pour continuer à bronzer sous les cocotiers ? Je m'égare...

Donc nous marchons. Pour exister, pour nous faire connaître et apprécier, nous marchons. Cela nous attire du monde, si ce n'est des adhérents. Tout le monde à la recherche d'un dimanche pas comme les autres, bon pour le moral et sportif avec ça. A l'arrivée, à l'heure du déjeuner, moment de convivialité. Les marcheurs se sont rapprochés dans l'effort. Détente au restaurant, à la plage, avec les amis venus en voiture pour les ramener le soir à leur domicile. Moi-même j'ai marché, la moitié de la distance et à l'envers, rejoignant les marcheurs après m'être garée près du restaurant.

Le cap Estérias est un lieu encore préservé, à 24 kilomètres officiels de la capitale, à mille lieues en fait, protégé par sa végétation, peu peuplé, d'un calme que les touristes du week-end ne suffisent pas à rompre. Ce sentiment de rupture avec mon quotidien librevillois, je ne suis certes pas la seule à l'éprouver. Il me suffit de quelques kilomètres pour le faire renaître. Sans aller bien loin, il suffit de rouler jusqu'au petit marché de Santa Clara, bien avant le cap Estérias, pour se sentir loin de la capitale.

En fait de marché, ce sont quelques marchands, surtout des marchandes d'ailleurs, qui étalent leurs produits en ce croisement élargi, où les bas côtés, gagnés sur une clairière, permettent de s'installer. D'année en année, l'offre s'élargit, s'inspirant des marchés de la ville, avec leur bazar. Moi, ce sont les fruits et légumes qui m'intéressent. Face au succès, les prix montent. Moins vite qu'en ville cependant.

Les avocats, les mangues, les atangas, nous en avons à côté de chez nous, ils ne m'étonnent pas. Par contre d'autres fruits dont je ne connais pas les noms - en ont-ils en français ? - sont franchement des raretés ; fruits de la forêt, pas toujours fameux, "je vais essayer, je verrai bien". Il faut oser, "je ne vais pas m'empoisonner" ! C'est ce que je dis, et ça ne coûte généralement pas plus de cent francs cfa. Pas chers, parce que pas demandés. On devine pourquoi ! Nous trouvons aussi du vin de palme. Lorsque nous allons au petit marché, nous prenons avec nous une bouteille pour en rapporter à la maison. Un peu sucré, un peu amer, il me monte à la tête. De lui aussi je me lasse vite, mais il a un goût de dimanche "à la campagne" irremplaçable. Et le charme d'une sortie toute simple.

Ce charme explique en grande partie le succès de la marche, qui deviendra, après mon départ, à la demande générale, un rite annuel. Le goût de l'effort et des rencontres fait le reste. Le moment est aussi bien choisi : mai, ce mois entre deux saisons, qui n'est pas encore celui du départ en vacances, et commence à souffrir des fatigues de l'année. Je suis chargée de faire le compte-rendu de l'événement dans le prochain numéro de *L'écho de l'Estuaire*, journal pour lequel je rédige aussi ma rubrique, dans chaque numéro : "Du côté des philosophes".

Je souris en me relisant. J'ai en quelques lignes mêlé l'hommage aux sponsors, remerciements appuyés, formules d'usage, le récit de la matinée, et la référence plus ou moins philosophique dont j'abreuve les lecteurs au moins quatre fois par an. Pour finir mon article j'ai appelé Jean Giraudoux à la rescousse. Mon dramaturge préféré à l'époque, chroniqueur sportif à l'occasion, était-il nécessaire de lui emprunter ces mots : "Le sport consiste à déléguer au corps quelques-unes des vertus les plus fortes de l'âme : l'énergie, l'audace, la patience." Etait-il vraiment question de sport ce dimanche là ? Pas de celui, plus compétitif, dont parle Giraudoux. Vraiment, cette manie de la citation ! Ne serait-ce pas une trace de l'influence de mes élèves ? Ou au contraire n'est-ce pas moi qui leur en donne trop, leur en donnant le goût en les utilisant sans signaler les pièges qu'elles nous tendent ?

Avec du recul, je vois que mon article n'a pas évoqué l'essentiel : le charme des lieux, leur mystère, leur évidente simplicité. Les voyais-

je ? Ce que je vois aujourd'hui, c'est tout cela, à quoi j'ajoute le pittoresque d'une situation ironiquement décalée. Sur cette route nous marchons pour le plaisir, pour le goût de l'effort libre et consenti. Sur cette route parcourue par obligation, par des hommes et des femmes rejoignant leurs plantations dans les clairières cachées, en rentrant le soir après des heures sans repos. Certains nous regardent arriver en souriant. Ce dimanche, ne sommes-nous pas de grands enfants, en quête d'amusement ? Plus sûrement je dirai que nous sommes en quelque sorte de gentils touristes, sportifs du dimanche, à la recherche d'une activité gaiement partagée. Ils vivent ici ces touristes, et moi j'y vis, en y étant plus encore impliquée, par mon mariage. Je ne suis pas touriste, je ne veux pas l'être, et je suis avec eux. Jamais tout à fait à ma place.

J'ai rapidement parlé de notre "soutien logistique", marchands de boissons et autres assureurs, mais pas du tout de la végétation luxuriante de la forêt dans laquelle la route se faufile. Pas du silence plein de bruissements rares auxquels on ne sait donner de nom. Quel oiseau chante ? Quelques voitures nous dépassent. Vite, le bruit des moteurs, identifié, se perd. Par contre les cris, peut-être ceux des singes, inconnus de nous, résonnent. Ils se répondent du haut des arbres. Conversations au sommet, inquiétantes. Elles sonnent à nos oreilles comme le rappel de notre solitude. Nous sommes tout petits.

Je parle de la performance, toute relative, des marcheurs. Pas du plaisir d'être loin de la ville en si peu de temps. Dépaysement, tout simplement. Je ne dis rien de la satisfaction d'un bain avec vue sur l'infini, sans ville ni village en vue. Même à la Pointe Denis, seulement accessible par bateau, on voit Libreville, juste en face. La mer y est plus claire, l'eau plus pure, pourtant je n'ai pas eu en y allant l'impression si forte de dépaysement que me donne le cap Estérias. Ce que j'y vois : quelques cases clairsemées, une villa sur une hauteur, au loin, des pirogues sur la mer calme. Je ne parle pas de cela. Bref, j'ai écrit un article de journal qui oublie l'essentiel, qui n'est pas de dire que tout le monde était content ; ça saute aux yeux, cette manifestation apolitique de gauche ne peut que susciter le contentement ; son initiative est heureuse et, pour les Français d'ici, assez rare pour être appréciée. Et puis c'est si bon cette gauche qui ne parle pas politique !

Les cocotiers, banalités, je n'en parle pas, les badamiers non plus. Comme si l'habitude avait tué leur attrait. Ils étaient bien là, et doivent toujours y être, à l'abri loin de la capitale. Nous déjeunons en plein air, ils entourent l'espace du déjeuner. Ils délimitent notre salle à manger.

Nous étions sous le charme, je l'étais, sans pouvoir le dire. Les

photos nous montrent si naturellement souriants de déjeuner sous les paillotes, après la distribution du “Brevet du bon marcheur” préparé par le bureau de l’ADFE. Entre quelques croquis de l’époque, j’ai retrouvé le mien, et celui d’E. qui était avec moi ce jour là. A l’appel peu répondraient “présent” aujourd’hui à Libreville. Où sont-ils ? Partis, ailleurs, dans d’autres pays d’Afrique...En Europe, travaillant ou coulant une paisible retraite, se souvenant, comme moi ? Certains sont morts peut-être. Je ne sais pas. Moi aussi je suis partie.

Port-Gentil

Avec la distance des souvenirs, le regard, critique ou indulgent que je pose sur eux, je me demande si je suis honnête. Je raconte, j'évoque. Je me souviens. Et je trie, forcément, comme si j'écrémiais. Certains détails m'échappent, cependant je sais que je n'invente pas. Je n'invente rien. J'étais vraiment là où je dis "j'y étais". J'omets, j'allège, je n'ajoute pas. Je n'ajoute rien.

Il se trouve seulement que cela semble à des lieues de ma vie aujourd'hui. C'est moi et ce n'est plus moi. J'ai vécu cela, qui était loin d'être toujours réjouissant. Du quotidien. Le mot dispense de commentaire. Et puis, assez souvent, des moments forts, rares, étranges quelquefois, si étranges qu'ils accaparent ma mémoire.

Dimanche matin : je nage dans la piscine de l'hôtel Méridien de Port-Gentil. Quelques brasses, lentement, me détendent, après une semaine laborieuse : lycée, réunion ADFF, deux répétitions de la chorale avant le concert d'hier soir à la salle Roger-Buttin, espace culturel. "International voices", la chorale que j'ai intégrée en Octobre dernier, était invitée. "International", c'est vrai : Gabonais, Français, Belges, Etats-Uniens... Modèle d'intégration ?

Pas pour moi en tout cas. Je n'intègre rien, je ne fais que passer. Je sais que je ne serai pas là l'année prochaine, je suis juste venue pour une validation de mes acquis. Cela fait partie du parcours pour obtenir l'équivalence d'un DEUG de musicologie, délivré par la Sorbonne. Le jeu en vaut la chandelle ! Le chef de la chorale non plus ne sera pas là l'an prochain, entraîné par un changement de poste de son épouse. Il ira au Japon, moi j'irai en France, et les autres je ne sais pas... Les Américains auront fort à faire avec les attentats du 11 Septembre. Chanteront-ils encore le soir ? Durant ce week-end à Port-Gentil, peu m'importe l'avenir. Je crois que nous sommes tout à l'instant présent. Peut-être sont-ils accablés de soucis...Moi, j'ai décidé d'en profiter, de ce week-end de juin.

Invités nous sommes complètement pris en charge : logés, nourris et transportés, aux frais de la communauté pétrolière, de son budget culturel. Tout est payé. Le week-end commence avec le trajet Libreville-Port-Gentil, en avion ; en moins d'une demi-heure c'est fait ! Mais ce n'est pas rien. Ce n'est pas le franchissement de la ligne invisible de l'équateur qui justifie cela. C'est une autre ville, et dans ce

pays chaque ville est un petit pays. Les moyens de communication favorisent cela. L'avion n'est pas le plus sûr moyen de rapprocher les êtres. Rien ne vaut une bonne vieille route, une route à peu près carrossable, en attendant les belles promesses sans lendemain.

La vocation pétrolière de Port-Gentil, depuis des décennies, l'a rendue différente de Libreville, capitale politique. La population est aussi fort différente. Moins mélangée. Notre chorale avec laquelle nous avons l'impression de donner une bouffée de culture, est d'une diversité toute librevilloise. Je ne suis pas choquée cependant comme je le fus plusieurs années auparavant. Autre concert, autre chorale, internationale et métissée déjà, quand dans la salle le seul Africain était mon mari, avec nos deux petits métis. J'avais préféré, le lendemain, dimanche matin, chanter à l'église Saint-Louis, illuminée par les prestations de chorales locales, avec balafons, tambours et obakas.

Cette année, nous sommes plus gâtés qu'à mon précédent déplacement : rien à déboursier ! L'hébergement à l'hôtel Méridien est plus que confortable. Plusieurs étoiles, climatisation, salle de bain et télévision avec chaînes internationales. Il est entendu que nous rentrerons le dimanche matin, assez tôt. Mais il n'y a pas assez de places dans le petit avion prévu au dernier moment (défaut d'organisation ?). J'ai la chance de faire partie de ceux qu'aucune urgence n'attend à Libreville.

Accepterai-je de ne rentrer que le dimanche soir, au lieu du matin ? "Mais oui bien sûr, pas de problème". J'aurais été fâchée qu'on ne me le demande pas. J'ai envie de cette journée offerte dans un havre confortable. Je ne me fais pas prier. Comme si j'avais prévu cela, j'ai apporté du travail, des copies que j'ai commencées à corriger la veille après la répétition. Je vais profiter encore un peu de la manne pétrolière. Sans scrupule : nous nous sommes levés tôt, nous avons travaillé pour ce concert, des heures, à l'écoute d'un chef, professionnel dirigeant des amateurs ; donc exigeant.

Nous avons décollé le samedi matin de Libreville, à 7 heures 30. Un vol calme, dans un avion qui devait être encore assez jeune il y a trente ans, en Union Soviétique. Un Antonov. Rien de très rassurant. L'air conditionné crée une sorte de brouillard sans fraîcheur. Le vol est de trop courte durée pour qu'il se dissipe. Entre les nuages du ciel et la brume intérieure, nous amorçons la descente sur Port-Gentil à peine vingt minutes après le décollage.

A la descente de l'avion, nous marchons sur le tarmac, pour arriver dans le hall d'accueil. En fait d'accueil la police s'assure d'abord que nous avons bien notre carte de séjour, ou que les nationaux ont leur

carte d'identité. Les minibus de l'Association culturelle qui nous reçoit nous attendent, ils nous conduisent au Méridien. Un bon moment se passe entre les formalités, la répartition des chambres, puis, enfin, le petit déjeuner. Détendus, rassasiés, nous allons à la salle Roger-Buttin, pour une ultime répétition.

C'est une grande salle moderne, faite de plus de bois que de béton, avec estrade, bar, salle de repos en mezzanine pour les invités. Ville de sable, Port-Gentil l'est bien. Nos pas nous le rappellent. En quelques enjambées, du bus à la salle, nous en avons plein les sandales. Ville de pétrole aussi. Plates-formes au loin, bateaux immobiles, en attente de chargement. Pendant le trajet nous apercevons le port à bois. Autre ressource, autres richesses, les essences de la forêt gabonaise attisent la convoitise. Leur supériorité sur le pétrole est d'inspirer des œuvres d'art, sculptures dans lesquelles investissent des pétroliers.

Dans la salle, c'est l'ultime répétition. Mise en place des voix, des micros, mises au point diverses. Nous ne sommes pas sûrs de nous, chanteurs inexpérimentés du lundi soir. Les plus musiciens, dont je suis, sont sollicités par les autres pour aider à résoudre les problèmes de solfège. La plupart travaillent plus à l'oreille qu'en suivant la partition. Le jour du concert, ils ont tout mémorisé. Nous avons déjà, il y a quelques mois, interprété une partie du programme.

Nous étions alors invités par l'Ambassadeur de Chine, pour fêter leur Nouvel An. La communauté chinoise, toujours souriante, nous a écoutés, puis s'est éclipsée au moment où nous passions à table, ne se joignant à nous que le personnel de l'Ambassade, conseillers, secrétaires. Vrai repas chinois. Pas de ceux des restaurants de la montée de Louis, dont nous sommes des habitués. Goût plus prononcé, carrément piquant, pas de beignet en dessert. Pas de chien, ouf !

A Port-Gentil, repas offerts aussi. Tout est offert. Parce que nous chantons Mozart, Bach, Léonard Bernstein... Programme éclectique. "Le lion est mort ce soir". En anglais il dort (he's sleeping), en français, il est mort. Nous ne reprenons pas la chanson chinoise apprise au mois de janvier en l'honneur de nos hôtes. Déjà oubliée.

Dimanche matin, lendemain du concert, réussi (une réussite dont *L'Union* se fera l'écho quelques semaines plus tard), je corrige des copies au bord de la piscine. Tout est si propre autour de moi, je n'ai même pas envie de raturer ces copies, que je dois corriger et remettre très vite. Dans trois jours, tout doit être rendu. Et dans quatre jours je m'envole vers la France. Je ferai l'école buissonnière. Je rejoindrai mes enfants. Je me refuse à être une de ces femmes restées tristement tandis que leurs enfants poursuivent leurs études en France. Elles

prennent cela comme une inévitable fatalité. Je n'ai pas goût à cela.

Autour du bassin, hibiscus, petits palmiers et parasols alternent. La mer n'est pas loin. Pas de plage en cet endroit, un muret, des pierres énormes, des billes de bois encore et non loin d'anciennes plates-formes. Entre la mer et nous la route est bordée de cocotiers. C'est l'Afrique ? En fin d'après-midi, on nous conduit à l'aéroport. Les vitres cassées, je ne les avais pas vues la veille, ni le carrelage en piteux état, les papiers jonchant le sol. C'est la cohue pour monter dans l'avion, on joue des coudes. Les vols du dimanche soir sont toujours surbookés sur cette ligne, c'est l'Afrique aussi.

Même appareil qu'hier. Attentive, guettant tout par le hublot, je crois voir quelques étincelles sortir du réacteur à l'allumage. Je rêve ? J'en parle à ma voisine. Nous nous inquiétons, interpellons le steward. "Ce n'est rien, tout est normal", dit-il détendu, presque souriant. Nous restons sans voix, l'air peu rassuré de choristes qui ne savent pas que "c'est normal". Nous remontons le moral de l'une de nous, dont l'angoisse nous permet d'oublier la nôtre. Elle est persuadée qu'elle ne reverra pas ses enfants. Le temps de la convaincre du contraire, nous arrivons en vue des lumières de la capitale. Nous n'atterrissons pas. On ne nous dit pas pourquoi. Cela aussi doit être "normal". Nous tournons au-dessus de l'aéroport, puis allons jusqu'au cap Estérias, aperçu dans la nuit naissante. Nous finirons par nous poser sans encombres, voyant, à leurs visages, que ceux qui nous attendaient sont aussi soulagés que nous de la fin du voyage.

14 juillet

Je retrouverai vite certains choristes , à l'occasion d'un pot de départ. Avec toutes les manifestations culturelles pour tous les âges, pour les enfants et leurs parents, l'une des grandes activités du mois de juin c'est : le pot de départ. Le mien se passera de pot, je ne l'annonce pas. On n'arrosera pas mon départ. Ni vin ni champagne. Cette année là je n'irai pas non plus à la réception donnée à la Résidence de l'Ambassadeur de France à l'occasion du 14 juillet. Sur invitation à retirer au Consulat, pour tous les Français présents au Gabon.

Chaque année, même cérémonial : arrivée des invités, discours, remise des décorations... Je crois que j'oublie certains rituels, tous plus fastidieux les uns que les autres. Ah oui bien sûr : la Concorde et la Marseillaise. Je me donne l'ordre de rêvasser dans ces moments là. Je n'écoute pas.

A la fin des hymnes, c'est la ruée vers les petits fours, le champagne, les visages connus, les amis. Ceux qu'on veut voir. Ceux qui veulent être vus. Ceux vers qui l'on va pour éviter les autres, qui sont là pour qu'on voit qu'ils y sont. Frime et mondanité. Ne suis-je pas comme ceux que j'évite ? Je n'aime pas cela et pourtant j'y vais. Habitude, routine de la dernière sortie avant les vacances ? L'ennui, tout simplement, sur la dernière longueur avant l'envol vers la France. Les résultats du baccalauréat ont été proclamés, les amies commencent à partir, les pots de fin d'année sont derrière nous. Juillet s'éternise

Une année, le 14 juillet a coïncidé avec la visite officielle de Jacques Chirac au Gabon. Visite à son homologue et ami gabonais. Il y était, à cette réception. Fête Nationale oblige, il se mêla à la foule. Et moi je ne l'ai pas vu, même pas entr'aperçu ! Malchance ? Manque d'intérêt ? Je ne sais pas me mêler à la foule. Marque du destin : je ne suis pas faite pour les grands hommes. Je me cherche des excuses. Je piétine. Je m'ennuie, la coupe à la main, peu fière d'avoir joué des coudes pour en avoir une. En plus, je sais qu'il me donnera mal de tête. Ce champagne n'est pas bon. Je n'ai pas le courage de me battre pour un deuxième petit four. Le jardin de la Résidence est en pente, mes petits souliers vernis me rendent l'expédition vers les tables périlleuse. Les talons s'enfoncent, l'herbe, parfaitement entretenue, glisse un peu. J'ai perdu de vue L. en pleine conversation avec quelques collègues invités

grâce au Ministère.

Et puis enfin j'aperçois C. grande et en talons plats, accompagnée de Ch., et de son fidèle paquet de cigarettes. Je les rejoins, et nous trouvons une place en terrain plat. La soirée prend du sens, entre commentaires amusés et souvenirs amusants. Elle va se prolonger. Nous verrons la pelouse se vider de ses occupants. Il fait bon. Le champagne n'est pas si mauvais.

Dimanche à la plage

En vérité, nous ne sortons pas si souvent, que ce soit le soir ou en journée. Le dimanche, la plage a notre préférence. L'une des plus proches de Libreville est celle de la Sablière. Bientôt elle sera comme une banlieue de la capitale. Banlieue riche ne laissant rien augurer de bon pour les citoyens anonymes que nous sommes. L'accès à la plage se rétrécit, comme sous l'effet d'une privatisation prévisible. Plages privées contre citoyens privés de plage ? C'est riche mais pas chic. Il faut en profiter sans arrière pensée, avant des jours moins bons.

Nous faisons une pause, sur le sable chaud et sec, si nous arrivons assez tard pour que la pluie de la nuit se soit évaporée. Les billes de bois, usées, cassées, en décorent et colorent la surface. Elles sont aussi de vrais dangers. Lorsqu'elles n'ont pas encore échoué sur la plage elles flottent. Ce sont des tonnes qui se ballottent, menaces cachées pour les nageurs lorsqu'elles approchent du rivage. Danger qui n'empêche personne de se baigner, au contraire, c'est un jeu pour certains de s'unir pour tenter de les repousser.

Nous sommes à quelques kilomètres des plages polluées de la capitale. Ici, la pollution existe aussi, personne n'en doute, mais l'eau semble "baignable", acceptable. Le taux de fréquentation des lieux en témoigne. Moins d'habitants, quelques villas certainement dotées de système d'évacuation moderne. Nous ne pouvons pas imaginer tout ce que la mer abrite d'immondices, humains ou pas, et tentons de profiter de notre sortie dominicale.

Pourtant certains endroits sur la plage, témoignant des dernières marées, ressemblent à des dépotoirs. Il faut les contourner. Clous plantés dans de vieilles planches, bris de verres, tessons de bouteilles... Tout cela surtout vers les billes abandonnées sur lesquelles les vagues se brisent, dans le haut de la plage pentue. Beaucoup de plastiques aussi : bouteilles, flacons de toutes les tailles, de toutes couleurs. Loin du recyclable. Synthétique inusable, vieilles sandales solitaires, sacs poubelles bleus, jetés dans la grande poubelle que devient la mer par endroits, pour cause de non ramassage des ordures ménagères. De quels services, municipaux ou non, relève cet espace ?

Les sacs bleus se déchirent, se décomposent, perdent contenu et contenance. Le bleu est fatigué. Pourquoi les a-t-on faits bleus, ces

sacs ? Je pense à la terre, “bleue comme une orange”, et, tout s’emmêle très vite dans ma tête et sur le sol, couvert de peaux de banane. Sur l’une d’elles je viens de dérapé. Un imbécile, qui n’est peut-être pas bien loin, en a jeté une, encore luisante, sur des brindilles et autres objets moins végétaux qui jonchent le sol. J’ai dérapé et je m’énervé.

Je m’énervé, tout m’exaspère, je gueule. D’un seul coup ma tranquillité laisse la place à ce qui est toujours à fleur de peau : l’indignation. Ce petit dérapage a suffi. Où peut-on poser les pieds en sécurité ? Où peut-on poser les pieds et n’y voir que du propre, continuer à profiter du paysage, du bruit des vagues, de celui du vent dans les branches de badamiers, sans risque, sans énervement ?

Je voudrais m’asseoir à lire, ou à faire un croquis de plus de ce bord de mer, que seul je parviens à dessiner à peu près ressemblant. Un cocotier après l’autre, je ne fais aucun progrès, mais c’est une manière de se poser, de regarder. Je m’attarde à observer des objets ici déplacés. Au loin, un sachet, noir, léger flotte, accroché, je le devine, à l’anneau rouillé d’une bille, vestige d’un train de bois. Il se gonfle, s’aplatit, fait mine de prendre le large. Il reste accroché, petit bout de rien attaché à un reste de pas grand chose, bois parmi les bois, qui fut un bel arbre.

Que verrait-on de son passé reconstitué ? Des mois, des années d’errance, le port à bois d’Owendo, d’où il s’est sûrement échappé. Avant cela, le trajet périlleux de l’intérieur du pays jusqu’au port, la descente le fleuve Komo Avant : le grumier, la piste, le chemin à peine tracé dans la forêt exploitée et pourtant toujours inconnue. Le son de la tronçonneuse, la chute, les cris des hommes qui préparent l’abattage. Les bruits de moteur qui résonnent puis se perdent en s’élevant.

Et des siècles de silence. Quelques cris de bêtes, des chants d’oiseaux. Chasseurs lointains. Bruit moderne, silence ancestral. Ancestral aussi le son des haches, mais elles se sont tues. Moteur, mort, moderne. L’arbre aujourd’hui connaît trois mots. C’est un morceau d’histoire qui s’est échoué sur la plage.

Je nettoie Libreville

Libreville est sale. Tout le monde s'en plaint. Y compris ceux qui salissent, y compris les très hauts placés responsables, élus, cooptés, pistonnés, logés à la bonne enseigne, dans le bon quartier, immunisés contre la vindicte populaire et les poursuites judiciaires, j'en passe, j'abrége, le sujet m'irrite et exacerbe ma vindicte à moi.

La commune rejette la responsabilité sur la Province, qui la rejette sur le gouvernement qui... Bref, tout le monde s'en tire en disant qu'il ne peut rien faire, que cela ne relève pas de sa responsabilité, et que de toute façon, niveau saleté, "c'est pire ailleurs". Peut-être même que tout le monde s'en f... ?

C'est vrai, nombreux sont les témoins affirmant que c'est pire dans des pays que nous dirons voisins, et amis bien entendu, pour ne pas les citer. Chez les voisins, frères, faux frères, alliés. Pire dans d'autres Républiques dont les habitants rêvent d'émigrer vers le Gabon. On ne le dit pas assez : le Gabon est un pays de rêve.

Aujourd'hui on pourrait dire "Regardez ! Même en Italie, à Naples !". Ceux qui affirment cela ne passent pas sans broncher devant les poubelles à l'air libre. Broncher, renifler, tourner la tête, geindre... ils se consolent comme ils peuvent en pensant aux malheureux "voisins", vitres montées, climatisation poussée à fond.

Parfois nous voyons quelques bonnes résolutions mises à exécution. Le temps d'une campagne électorale. Mieux vaut tenir les promesses avant qu'après ? On promet une ville propre, et regardez, on est bien capable de la tenir cette promesse ! Preuve à l'appui. On le fait avant d'être réélu !

A l'approche d'une visite officielle supérieurement importante, ou encore d'un sommet international. Il en faudrait plus souvent. A ces occasions, Libreville se fait propre, Libreville se fait belle. Ne l'a-t-on pas appelée, à une certaine époque, "Libreville la belle" ?

Changerions-nous de cité ? En quelques jours, dans les grandes artères, le centre, très restreint, les lieux de passage, d'un hôtel à un autre, et bien entendu sur le bord de mer depuis l'aéroport, nous sommes comme en visite chez nous. Une métamorphose, pour ces grands moments de la vie publique. Pour ces visites officielles qui à une certaine époque donnaient droit à un jour de congé tout aussi

officiel, le blanc est de rigueur. Pour le pape, pour Mitterrand... Eux aussi en blanc, chacun pour des raisons différentes. Cette non couleur rafraîchit. Elle purifiera la ville de ce qu'il ne faut pas montrer.

Blanches seront les lignes blanches de la voie publique, blanc le bas des cocotiers. Ils ont mis des chaussettes toute neuves, le long des lieux stratégiques, exposés aux photographes, aux journalistes et aux grands hommes. Le bord de mer, peint, balayé, nous plaît à tous. L'air semble plus frais. C'est l'effet du blanc nouveau.

Hélas, personne n'est dupe. Les trous n'ont pas disparu sous les coups de pinceaux. Dans le bitume de la chaussée, trop fin, trop ancien, étalé sur un sol instable, ils sont comblés à la va-vite. Sur les trottoirs, recouverts de petits cailloux tassés ils réapparaîtront en quelques semaines. Il est vrai que les invités de marque ne vont pas quitter un circuit sans imprévu, ils n'iront pas sur les trottoirs sans tapis rouge, ne marqueront le territoire que d'une brève empreinte. C'est du colmatage de grande urgence. Pourquoi devons-nous attendre quelque grand homme pour voir des artères rutilantes ? Et grand pour qui ?

Moi, je rêve de nettoyer vraiment Libreville. Un vrai rêve, un vrai ménage, voire une vraie désinfection. Trop de lieux infects, infestés. Dans mon rêve je suis organisée. Je commence par vider toutes les bennes à ordures qui s'emplissent aux carrefours, vers les marchés. Un jour de nettoyage, un jour par marché, par semaine, ça ne suffit pas. Les marchands peuvent continuer à vendre pendant que les camions bennes passent, j'en suis persuadée. Surtout que les routes propres sont beaucoup plus praticables. On ne bloque plus aux carrefours. Je lave, je vide, je vais même repeindre des bâtiments, des écoles. Le Komo repeint, quel cinéma ! Et la cathédrale, pourquoi pas ? La poste évidemment. Elle l'a été il n'y a pas longtemps, mais ça ne tient pas. Et les maisons, toutes les maisons... Dans mon rêve, je prévois de repeindre en boucle. Le climat est cruel, il attaque, rouille, ronge, auréole, fait moisir. Il faut donc repeindre sans cesse, à tour de bras. Et puis je comble les trous. Un travail de titan ? Cela ne fait rien puisque je rêve.

Si nous sommes entre personnes normales, je ne dois pas être la seule à faire ce genre de rêve éveillé. Je peux aussi imaginer les policiers occupés à verbaliser les contrevenants et autres jeteurs de détrit, au lieu de verbaliser les aimables automobilistes, dont je suis. Il y a évidemment de la rébellion dans mes rêves.

La cliente de Mbolo

Dix-huit millions sur quatre roues. Ajoutez les lunettes de chez Dior, le sac griffé, Vuitton ? Et je la devine, l'eau de toilette. Tout cela sent peut-être la contrefaçon, mais se gare sans état d'âme sur le parking du supermarché Mbolo. Une porte s'ouvre, un pied se pose, puis l'autre, une portière claque. Clac : bruit sec et discret ordonné à distance. Le dernier cri. Le dernier must ; une femme qui se respecte ne doit pas tourner la clef dans la serrure de sa portière.

Efficace, sans perdre une seconde, hanches larges se balançant sur chevilles fines et talons hauts, la dame avance. Elle vient faire ses courses. Un gamin, hélé sur le parking, poussera le chariot pour cent francs CFA. Et "c'est bien payé, ces gamins, vraiment, ils abusent..." disent beaucoup en se plaignant du coût de la vie. Petit, agile mais sans doute mal nourri, fatigué d'errer sur le goudron du parking, il la suivra docilement dans les allées de la grande surface.

Elle va vite, elle court. Sans sponsors, elle court. Sans équipe médicale, essoufflée sur ses talons aiguilles, de ces chaussures confortables seulement lorsque l'on reste assise, elle court. Autant qu'elle le peut. Tiendra-t-elle la longueur ? L'eau de toilette se décompose.

Elle croise une connaissance. "Oh là là que je suis en retard, si tu savais ! Excuse-moi je n'ai pas le temps de bavarder ma chère, passe à la maison demain ! On fait comme ça ? A demain ..." Elle reprend son souffle, soupire. "Nous vous informons que votre magasin fermera ses portes dans quinze minutes". Invitée à terminer ses achats avant de rejoindre les caisses, la dame court de plus belle. "Vite, vite, les enfants sont encore à m'attendre à l'école" lance-t-elle au gamin qui la suit péniblement, lui qui ne sait plus ce qu'est une école depuis longtemps. L'a-t-il même jamais su ? Ses enfants l'attendent depuis presque deux heures, ont dû voir le soleil se coucher sur les toits de leurs salles de classe. Ont commencé à relire leurs leçons à la lumière d'un réverbère. Ils feraient bien d'apprendre à rentrer par leurs propres moyens...Ah, si elle avait un chauffeur, avec une deuxième voiture, tout serait plus simple.

Elle tapote, sans arrêter de courir, sur le clavier de son téléphone portable. Autre must de cette femme moderne libérée. Ouf, on lui répond ! "Chéri, je suis à Mbolo ! Oui... Oh chéri tu m'emmènes au

restaurant ? Tu es trop gentil, trop...” Raison de plus pour courir. Vite le beurre, le lait. On tourne à gauche, deux fois à droite, voilà l’huile. Elle finit par les biscuits, le chocolat pour les enfants et se plante derrière un client en train de déposer ses achats sur le tapis roulant d’une des dernières caisses ouvertes.

Bip bip bip... clic hop... “Allo, c’est toi ? ... oui... tu n’as pas payé l’école des enfants ! Tu as des problèmes ? Tu as toujours des problèmes !” Lamentations. C’est le père des enfants, fringant divorcé, futur jeune marié, amant pour toujours. Il rame fort pour joindre les deux bouts. Il a laissé sa femme pour en épouser deux, “la tradition, mon cher, ça se respecte” lance-t-il à ses collègues. C’est un homme fort, bras droit de son ministre, lui-même homme fort de sa région. Rien ne l’arrêtera, mais pour l’instant il ne paye pas la pension alimentaire, ni l’école des enfants, privée, parce qu’elle, la mère, sait qu’on s’y occupera mieux d’eux. Elle n’a pas assez de temps pour cela. Elle, elle court, sans arrêt.

Le gamin qu’elle a embauché n’est pas assez rapide, il faut l’aider à vider le chariot. Elle paye. Sort des billets de 10 000 dont l’enfant ne détache pas son regard. Elle le remarque, ne dira rien, range ses billets. Il y aura bien une petite pièce pour lui. Une largesse. Elle ira jusqu’à 150 cfa, elle est trop gentille.

Ils sont à peine sortis de la Galerie Commerciale que l’on baisse les grilles. De loin elle déverrouille les portières de son énorme 4X4. Les achats sont à l’arrière, éparpillés. Ses enfants se chargeront de tout sortir en arrivant à la maison. Elle, elle est fatiguée, glisse des pièces dans la main du gamin, et s’assoit, enfin. Ouf ! Courir, toujours courir... Elle n’a pas de sponsor, mais elle a un amant. Il l’invite au restaurant ce soir. Y penser l’aide à se détendre. Elle tourne la clef de contact, la climatisation commence à ronfler. Elle sourit en regardant la jauge : le réservoir est plein. Son réfrigérateur le sera et sa mise en plis a encore fière allure. La radio résonne. “Gaëlla”, la chanson de l’année, retentit. Oh les beaux jours...

Retour au lycée

Je sors de ma voiture. Ce ne sont pas dix-huit millions sur quatre roues, mais elle est confortable, et je l'aime bien. J'ai l'habitude de la garer sur la pelouse. Nous nommons ainsi la zone herbeuse qui s'étend de "mon" bâtiment, depuis toujours bâtiment des classes terminales, jusqu'au mur d'enceinte du lycée. Depuis mes débuts dans ce lycée j'y ai toujours donné des cours. Je dis donc sans hésiter mon bâtiment. Je ferai peut-être bientôt partie des meubles, si je tiens le coup. C'est de plus en plus difficile.

Quatre salles alignées, dont le toit de tôle se prolonge en un auvent, composent ce bâtiment somme tout assez spartiate. Leur sol de ciment court aussi sous l'auvent, donnant un ensemble où intérieur et extérieur se mêlent et communiquent sans peine. On passe de l'un à l'autre sans peine. Cela pourrait être le fait d'un concept et d'un design très modernes. Les claustras de bois, les murs délavés, entre blancs et gris. Les portes bleues à l'origine, et loin de leur origine, font seulement penser à l'économie de concept et à la non architecture.

Quand l'herbe vient d'être tondue, l'espace où je gare ma voiture ressemble effectivement à une pelouse. Quand elle ne l'est pas, ça n'a pas de nom, c'est de l'herbe. Haute, elle est pleine de petites pousses piquantes qui s'accrochent au bas des pantalons et des jupes. Malgré cet inconvénient, je me gare ici pour me sentir plus libre, proche de la sortie.

Pour éviter les piques des mauvaises herbes, il faudrait s'habiller court. Ce serait risqué, provoquant, et peut-être ridicule. Je ne m'y vois pas. Il faut se vêtir élégamment, simplement, dignement, sans rien de trop moultant, pour entrer sans peur et sans reproche dans la fosse aux lions. Plus les années passent, plus je vois ainsi mon travail.

Pas méchants, les lions et les lionnes, mais ennuyés pour la plupart d'être encore ici à leur âge, de plus en plus avancé au fil des rentrées scolaires. Moyenne d'âge en hausse, rien à voir avec l'année de mes débuts, où un seul élève allait vers ses 26 ans. Tout comme moi. Ce qui n'empêchait pas plusieurs grossesses dans une année scolaire. Aujourd'hui, c'est une évidence : beaucoup cumulent les rôles d'élève et de père ou mère, ce dernier étant le plus difficile à concilier avec la vie lycéenne. Souvent, ils sont fatigués, découragés. "Tout ce travail pour aller où, l'année prochaine, Madame ?" La question est chaque

année plus présente, carrément angoissante. Plus les élèves sont nombreux, plus ils la posent, pleins de dépit.

Lorsque j'ai commencé à enseigner, ils étaient moins de trente par terminale. Ces dernières années, ils sont passés à cinquante, soixante, soixante-dix. Dix de plus par an, c'est à peu près ça. Et puis on arrête là on ne peut pas en asseoir davantage. Le phénomène a dû accroître mon impression de fosse aux lions. Et là dedans, il faut faire de la philo-so-phie.

Huit heures par semaine, le sort de Descartes, de Pascal, ou encore celui de Nietzsche est incertain. Il se joue entre quatre murs étouffants, sur des tables-bancs d'un autre âge, pour des lycéens d'un âge souvent incertain aussi, revu à la baisse pour l'inscription au lycée. Contourner l'âge limite, ce n'est pas un problème philosophique.

Les philosophes, eux seront-ils lus ? Cités ? Tripatouillés plutôt, leurs pensées reformulées, après erreur de recopiage ? Incertain, le sort de Platon et des autres anciens ne l'est pas moins. Je pressens le danger couru par ces grands hommes, continue néanmoins d'accomplir mon devoir de professeur, sans livres, sans manuels, et sans conviction. Je fais le programme, avec toujours au passage un mot aimable pour les imbéciles qui l'ont concocté.

Après chaque récréation, je change de classe et de salle. La longue matinée, commencée à sept heures et quart, ou trente, selon les années, est entrecoupée de deux récréations, pendant lesquelles les élèves se restaurent. Les marchandes de sandwiches, beignets et autres sucreries sont de plus en plus nombreuses. On leur a attribué un espace vers la grande entrée. Les limites en sont à chaque rentrée repoussées, les lycéens, acheteurs potentiels constituant un marché en pleine expansion. Les profs s'y mettent. Moi, je leur achète parfois des bonbons, d'autres préfèrent les rafraîchissements. Le foyer des professeurs n'est pas toujours ouvert, et on y étouffe.

A la fin de la récréation, que tous nous prolongeons, traînant, prétextant un papier oublié, un message à donner à un collègue, je rentre, comme tout le monde, dans une salle aux effluves de sandwich, sauce et coca-cola, dans la chaleur d'un matin de novembre, de février ou d'avril. Un jour parmi tant d'autres où la philosophie aura une odeur.

Je rentre dans la salle. J'avance vers le bureau. Au coin à gauche, un petit tas de papiers, quelques poussières mélangées de sable, deux canettes de Fanta cabossées, prouvent que la salle a été balayée. Intention louable. Surmonté d'un sachet noir froissé, déchiré, le petit tas grossira jusqu'au passage de la brouette de ramassage des

ménagères.

Le turnover

Les années passent, pour un peu je croirais que rien n'évolue dans ce lycée, si ce n'est les effectifs, élégamment qualifiés de pléthoriques. C'est faux ; ça bouge ! En moins de deux ans, l'établissement a changé de nom, et deux fois de proviseur. Sa salle des professeurs a été repeinte, leur foyer également. Il a aussi bénéficié, comme les autres lycées de la capitale, d'initiatives remarquables, dans le cadre de la politique de redressement menée par le Ministère de l'Education Nationale, parce que vraiment, "rien ne va plus". Il faut innover. Parmi les innovations, celle qui fait le plus parler d'elle est le turnover.

On fait tourner... Les professeurs, les élèves, les classes. On ne peut plus se permettre de laisser les salles du lycée inutilisées l'après-midi. Les bâtiments vides sont un non sens dans ces temps de surpopulation scolaire. Finie la journée continue, sept heures – treize heures, journée très agréable qui m'a permis de me consacrer très sérieusement au piano, et permet à beaucoup, qui ne peuvent plus imaginer de vivre avec un seul salaire, d'avoir un second emploi. Le plus souvent dans un établissement privé, où ils répètent l'après-midi ce qu'ils ont dit le matin. Ce type d'établissement a fleuri au fil de la détérioration de l'enseignement officiel ; ses responsables s'enrichissent de l'échec scolaire.

Les effectifs pléthoriques, et donc le nombre de classes, obligent maintenant à travailler matin et après-midi. Il y aura des cours jusqu'au soir, c'est à dire ici jusqu'à dix-huit heures. Moins d'une heure après l'arrivée des premiers moustiques. Un peu plus d'heures de cours pour les professeurs, mais surtout des emplois du temps en dentelle, plein de trous. Tout est dit pour convaincre que les conditions de travail sont meilleures qu'avant, mais en vérité cette nouveauté incroyable, perturbant la vie des enseignants, en même temps que celle des élèves, a pratiquement fait l'unanimité contre elle.

Moi aussi je suis contre. L'après-midi au lycée c'était bon pour les devoirs en quatre heures, pas trop souvent, et les conseils de classe, une fois par trimestre, puis une fois par semestre, rythme adopté pour boucler l'année malgré les grèves. Pendant des années les après-midi je les partageais entre le piano et les enfants ! Devoirs musicaux et parentaux ont toujours fait bon ménage.

Le turnover bouleverse tout, y compris les matinées puisqu'il faut revoir les emplois du temps et l'occupation des salles. Les terminales, par exemple, doivent céder leur salle à des "inconnus" pendant certaines heures. Des premières, des secondes même. Plus question d'attribuer une salle à longueur d'année à une même classe ; cela aussi est un non sens contre lequel lutte désormais le Ministère. Ainsi, le vendredi matin, des première viennent dans la salle où je finis de faire cours à une terminale. A dix heures vingt-cinq, les élèves de première sortent. Ils sont si nombreux que cela prend plusieurs minutes. Ils laissent la place de nouveau aux élèves de terminale, éparpillés dans le lycée, emploi du temps à trous oblige, avalant encore sandwichs et sucreries diverses, en prévision du repas qu'ils seront obligés de sauter avant les cours de l'après-midi. "On n'a pas le temps de rentrer chez nous Madame, et le taxi c'est trop cher..."

Le turnover c'est mauvais, pour la ligne et pour la santé. Pas de vrai repas, une nourriture huileuse ou sucrée... Pente fatale de la surcharge pondérale, pour ne pas dire de l'obésité, diabète et cholestérol compris. A la fin de l'année beaucoup ne rentreront plus dans leur uniforme. Les filles en particulier, aidées par quelques grossesses, n'en pourront plus des boutons de leur chemisier. De loin, l'uniforme, ça fait gai : chemisette blanche, jupe bleu ciel pour les filles, pantalon de la même couleur pour les garçons. De près, couleurs douteuses. Couleurs vite passées, ternies, salies. Avec les cours l'après-midi, auront-ils encore le temps de faire leur lessive ?

Tous nous passons un temps fou dans les allées poussiéreuses ou boueuses du lycée. Attention aux talons dans les galeries des préfabriqués, au ciment mal joint. Attention aux parpaings instables posés pour éviter les flaques. Pour les enseignants, plus encore pour les élèves, c'est l'épuisement assuré. Les pieds traînent, les dos se voûtent, les chemises jaunies et froissées dénoncent aussi la fatigue. Parfois les paupières se ferment et j'en soupçonne certains de s'assoupir pendant les cours. Car avec ça on ne peut plus faire la sieste. Et ici on fait la sieste, à tout âge, tout naturellement, sans états d'âme. Ce n'est pas un signe de laisser aller, encore moins de paresse, pourvu qu'elle ne s'éternise pas.

Très vite le turnover sera accusé de tous les maux : chute accélérée du niveau des élèves, absentéisme de tous, professeurs et lycéens. Rien de bon ne sort de l'initiative ministérielle. Les résultats vont à l'encontre de ce que l'on espérait. Il paraît, selon le quotidien national, que cela cache un parti pris malhonnête contre la "politique résolument novatrice" du gouvernement. Il est vrai que cette politique n'a pas que des adeptes. Tout ce qui est nouveau n'est pas beau. L'avenir du turnover n'est pas assuré, et on aura beau accuser les

citoyens d'immobilisme, on n'aura pas forcément raison de soutenir le jeune ministre. Ici comme partout.

Le vrai problème est : quoi faire de tous ces élèves. S'ils n'ont pas le bac, ils iront pour la plupart grossir les effectifs des "Ecoles de la réussite", "Lycée du progrès", "Institution de l'avenir" et autres établissements très privés, très chers, très opportunistes. S'ils l'ont, ils iront le plus souvent grossir les rangs des étudiants de l'Université Nationale Omar Bongo. Quoiqu'il en soit, ils seront, quelque part, trop nombreux. A grossir des rangs. Et puis après, trop nombreux sur le marché du travail ? Trop nombreux à vouloir vivre du fruit de leur travail, pire encore, à prétendre être fonctionnaires...

En attendant ces jours lointains, ils somnolent, et moi aussi j'ai envie de le faire. Je parle pour me tenir éveillée, simule la motivation, stimule celle des élèves. Tâche ardue, à une heure à laquelle depuis tant d'années nous avons tous perdu l'habitude d'être dans une salle de classe. C'est l'heure de la sieste. Pour moi c'est l'heure de la musique, celle du piano, l'heure Debussy, l'heure Mozart. Pourquoi pas l'heure allongée au bord de la piscine vide d'un mardi après-midi. Une petite folie. Ce n'est pas l'heure de la philosophie de lycée.

De Toulon à London

A Libreville, il y a les noms qui changent, ceux des lycées, des collèges, des hôtels, ceux des amis bien sûr, que l'on découvre ou qui s'éloignent. Et puis il y a ceux qui ne changent pas. Ceux des quartiers. Noms évocateurs souvent venus de loin. Ils se jouent du temps autant que de l'espace, se côtoient, se croisent, s'affrontent en classes rivales, aux richesses et aux manières opposées.

L'aurait-on cru ? A Libreville Toulon n'est pas loin de London. Aux sonorités américaines, il y a Glass, qui s'étire le long de la grande route, se perd dans ses ramifications. Venant du centre ville, je passe par Glass pour aller à Plaine-Niger. C'est l'histoire de Libreville que nous racontent ces noms : évangélisation, colonisation, courants d'immigration. Les quartiers nous parlent d'habitants venus de l'étranger, colonisant à leur façon quelque colline, ou d'autres arrivés de l'intérieur du pays. Certains en parlent encore comme d'étrangers. Ils nous parlent d'ethnies et de tribus, installés à Libreville depuis toujours parfois. En tout cas on ne sait pas exactement depuis quand. Ils n'ont plus de village. Leur quartier est devenu le leur. C'est un sujet de débats, parfois de polémiques. Plaine Orety, je sais que c'est myéné. Orety, cela veut dire "la vérité" en myéné. Nzeng-Ayong, c'est fang. Je ne sais pas ce que ça veut dire. Et que chacun s'y retrouve. Comme dans son village !

Des noms rappellent les grands fondateurs, souvent hommes d'église : Mont-Bouët, avec son grand marché, Boulevard Bessieux, et son lycée du même nom. Des sociétés ont aussi laissé des traces, comme les Charbonnages (de France, bien sûr). Les grosses entreprises d'aujourd'hui laissent encore leur nom au lieu de leur première implantation. La Sobraga (Société des Brasseries Gabonaises) a migré vers le sud de la ville ; le quartier Sobraga survit à sa migration. Pourquoi faudrait-il qu'il en fût autrement ? On ne s'y retrouverait plus.

D'extraction plus noble, les anciens rois ont laissé leurs noms à des quartiers. Plus récemment on les a associés à des hôtels : Rapotchombo, Dowe, Re Ndama... Grâce à tous ces noms, un air d'histoire souffle sur mes trajets quotidiens. Les murs tombent, les noms restent. Les vieilles maisons s'écroulent. Indestructibles, indémodables, les noms résistent. Les maisons du vieux Glass sont en

ruine. Les tenants de la nouvelle histoire ont voulu détruire certaines traces du passé, vestiges de la coloniale. Ils y sont en grande partie parvenus. Ils n'ont rien entretenu ; fatalement, les murs sont tombés. Pour faire oublier l'invasion étrangère ? Rien ne pourra la faire oublier, jamais. Et les noms ont survécu.

Ils évoquent parfois une histoire proche, un bâtiment remarquable, la prison, un camp militaire. Pour aller jusqu'à la plage de Tahiti - quel rapport avec l'île ? je peux passer par Gros-Bouquet, descendre par Trois-Quartiers, longer le lycée Léon Mba : arbres, garnisons... Le premier président quant à lui a laissé son nom à de nombreux lieux prestigieux. Le second, et actuel, en a fait au moins autant.

Le plan de la ville ? Sur le papier il ne laisse apparaître qu'une agglomération s'étirant du Nord au Sud le long de l'estuaire, qui donne son nom à la province. Si les rues ont un nom, rares sont les pancartes l'indiquant. Les rendez-vous se donnent davantage aux enseignes lumineuses des commerces ou des restaurants qu'aux pancartes bleues des coins de rues. Un grand manguier est le plus sûr repère dans le dédale des cases cachées derrière les immeubles neufs ou délavés.

Les boutiques sont aussi de très bons lieux de rendez-vous. Les Libanais, bazar et crédit assurés, les mécanos divers, et les tailleurs. Eux, on sait toujours les trouver ! Le tailleur est un acteur important de la vie quotidienne. Son rôle : assurer le renouvellement permanent des garde-robes, copier les modèles des revues féminines à la mode, de certains catalogues, ou encore s'inspirer de la tenue d'une amie. Enfin : donner à la Librevilloise son lustre et le respect d'elle-même. Moi, je ne déteste pas m'y rendre, sachant que les magasins de prêt-à-porter sont pleins d'articles chers et sans imagination. Souvent moches.

Dans les quartiers successifs où j'ai vécu, j'ai eu "mon" tailleur, jamais loin de la maison. Pour une robe, qui me fait une chute de reins bizarre - c'est de ma faute, j'en ai fait moi-même le dessin - pour un ensemble en bazin blanc, jupe et boléro. C'était pour le concert d'une chorale dans laquelle je ne resterai pas longtemps, pour cause de troubles politiques divers, notre lieu de répétition n'étant plus fréquentable, et les sorties le soir rendues difficiles à cause des contrôles militaires. Mais, pour le seul concert auquel j'ai participé avec elle, il fallait être en blanc. Je déteste cela, m'habiller en blanc. Un chemisier blanc, passe encore, pas une jupe, pas un pantalon. Me voir en blanc me rend malade. Alors je n'avais pas voulu investir, dans un costume dont je savais qu'il finirait au fond d'une malle. L'étoffe pas chère, le modèle de mon cru, et le tailleur... toujours là pour exécuter un travail habilement, l'achever dans les temps, pour un bon

prix. Pour reprendre un vêtement trop large, raccourcir un pantalon.

Les hommes aussi vont chez le tailleur à la Singer sans repos. L. m'y a fait faire un tailleur pantalon pour mon premier concert, au Méridien. Pour jouer j'avais tombé la veste ! Dans l'échoppe de l'artisan, la chaleur est le plus souvent intenable. Ventilateur sous toit de tôle, comme partout, fers à repasser, air confiné, tout cela ne donne pas envie de traîner. Il faut pourtant essayer, revenir, essayer encore. Passer pour activer le couturier surchargé de commandes. Le costume sera prêt à temps. Tout est toujours prêt à temps, c'est pourquoi tous, femmes, hommes, Noirs et Blanches, nous y retournons.

L'instant exotique

Ananas, pamplemousses, fruits de la passion, avocats et papayes... Les étals des marchandes à l'ombre vieillie de leurs parasols me sont familiers. Carte postale...

Et la plage au sable chaud, ses cocotiers, ses billes de bois, les voiliers, loin, vers la Pointe Denis. Autre carte postale. Le bougainvillée enchanteur, et le perroquet à la voix de son maître : photos à vendre, souvenirs d'Afrique

Mes souvenirs ne sont pas de ceux-là. L'exotisme facile m'enrage. Ces images sont-elles devenues trop quotidiennes pour moi ? Bien sûr je ne vais pas à la plage tous les jours, mais je la vois tous les matins en allant au travail. Je longe le bord de mer, et suis encore sensible aux couleurs d'un ciel orageux, d'un badamier repu d'eau et de soleil.

Les fruits exotiques des tables de restaurant de chez nous, ceux des rayons de supermarché, finissent ici la plupart de mes repas. Ils y sont plus goûteux. Ils ne sont pas exotiques.

Le cocotier solitaire près de ma salle de classe ne l'est pas davantage pour moi. Ses fruits, comme moi, ont mûri sous le soleil du Gabon.

Où aller pour éprouver ce sentiment que seuls donnent l'étranger et le lointain, sans arrière-goût touristique ni malaise de nanti ? Noël dernier, passé en France – le premier depuis vingt ans ! – m'a réjouie comme du jamais vu. Presque exotique, si étrange, après ces années. Mais enfin, je suis chez moi là-bas !

Ici, j'ai envie parfois d'un peu de ce sentiment, sans pacotille et sans appareil photo, qui est celui d'un appel d'ailleurs sans quitter son territoire. Une parenthèse ouverte subrepticement, que l'on referme, plein de la satisfaction du voyage accompli, sur place.

Un jour par hasard je me suis retrouvée loin, comme en terre étrangère, sans quitter le sol librevillois. J'avais appuyé par mégarde sur un mauvais bouton. Depuis, une fois par semaine à peu près, j'ouvre la parenthèse... au distributeur automatique de ma banque.

Je m'approche du local sécurisé où sont les distributeurs automatiques. Je glisse ma carte bancaire dans la rainure de la serrure électronique. Je rentre. Une seconde porte vitrée me sépare des deux distributeurs, isolés l'un de l'autre dans leur cabine par l'avancée

d'une cloison. Seule, j'introduis ma carte dans l'une des machines. J'appuie sur le bouton, en face du mot "english". Je m'envole loin de la francophonie. J'appuie encore pour demander mes "last statements". " Please wait. Your operation is being processed." J'attends. Je sélectionne une autre opération : "Withdraw". Elle s'achève. "Remove your card. Remove your cash. Don't forget your receipt". Je n'oublie rien. Je range tout dans mon portefeuille et sors. Une porte se referme, puis l'autre. Dehors, je me faufile entre les passants.

C'était l'instant exotique.

Rossini et Sinatra

En voiture, j'écoute Rossini. Exotique aussi ? Au volant de ma Mazda rouge, toute belle, toute neuve, dans les rues de Libreville, garée sur la pelouse du lycée, j'écoute Rossini. Tout au long de l'année scolaire passée, sur le chemin du lycée, entre le centre ville et la maison, sur la voie express, partout et à toute heure du jour, j'ai écouté sa "Petite messe solennelle". Sortant presque essoufflée de mon cours de philosophie, je garde le réflexe clim' - Rossini, sitôt la portière claquée. La "petite messe", sous la direction de Michel Corboz, je l'ai tellement écoutée, que lorsque je l'ai entendue en concert, à Angers, dans une autre version, et une autre interprétation bien sûr, j'ai été déçue de ne pas retrouver les intonations connues. Frustrée.

Sur le livret joint au CD, j'ai mis quelques notes. Une ou deux appréciations. La prof s'amuse. Autodérision ? Pas moins de vingt sur vingt pour le "Cum sancto spiritu" et l'"Agnus dei". Je ne note pas les interprètes. Je note les notes, l'émotion dont elles m'envahissent, le charme des modulations. Leur pouvoir incantatoire. Je suis, j'en suis persuadée, victime de leur magie. Victime consentante.

J'en redemande ! Le "Gloria" a un effet ascensionnel inimitable. Avec lui je m'envole. Que vois-je encore autour de moi ? Ma montre, pour ne retenir que quelques obligations prochaines. Les passants, séparée d'eux par la musique dans laquelle je me suis murée. Je rêve. Je voudrais réduire le temps loin d'elle, hélas c'est au contraire lui qui s'étire, élastique, si matériel ! Mes parenthèses musicales se referment vite, d'un coup sec, aussi sec que le contact coupé. Elles se rouvrent dès que je tourne la clef. C'est une parenthèse ou c'est ma bulle ?

"Glorificamus te"...chante le chœur. Et moi je glorifie Rossini pour avoir écrit sa messe. Le pauvre, si on peut dire ! Lui si connu pour ses opéras, m'a séduite avec cette œuvre ultime, pour laquelle il n'avait pas d'ambition. C'est le coup de génie qui devient pour moi coup de balai. Le ménage se fait comme par enchantement autour de moi, au long de mon parcours. Enfermée dans ma bulle j'arrive à devenir insensible à maintes images : poubelles, murs délavés aux gris variés, petits sachets écrasés, noirs toujours, ordures en attente de ramassage. Je n'en suis pas fière. Je dois rester attentive à ce qui m'entoure, c'est ma capacité à me révolter qui est en jeu !

En vérité je la malmène , il faudra que d'autres se fâchent à ma

place. J'entends les klaxons énervés derrière moi ; je ne conduis pas vite, exprès pour que la musique dure. J'en oublie ma destination. Je vais au lycée vers lequel rien ne m'attire, c'est tout. J'y vais par habitude, en pilotage automatique !

Arrivée à destination, je retire à regret ma clef de contact quand il me faut, après les trésors du "Credo", rejoindre mes élèves, dont l'impatience certains jours me surprend. Le latin chante alors à mes oreilles comme la langue merveilleuse dans laquelle tout est beau et propre. Avec Rossini ça aurait pu être de l'italien. Mais voilà, c'est en latin que les embouteillages m'indiffèrent.

Certes je pourrais parler d'autres œuvres, d'autres compositeurs. Parler du concerto pour piano de Schumann, ou de celui, en Ré mineur, de Mozart. Ou encore de sa Reine de la nuit. Les deux compositeurs m'ont aussi accompagnée en boucle dans mes parcours quotidiens, avec Ravel, le Boléro, la Pavane...Les grands succès du classique ! J'en passe. Je pourrais aussi parler de Franck Sinatra, cet autre Italien, par qui le scandale arrive. Scandale pour mes fréquentations, comme si je les décevais ! Aimer Mozart et Sinatra, "ce crooner mafieux, est-ce possible ? Et tu as lu sa biographie ! ! ! Celle qu'il a autorisée !!!" C'est la question inévitable, comme si ma personne était incompatible avec le chanteur politiquement et moralement incorrect. Comble de la déchéance ou du mauvais goût, ça ne fleure pas bon la mélomanie. Ce n'est pas très intelligent. Peu me chaut ! Je me ris des convenances.

Combien de kilomètres n'ai-je pas parcouru en sa compagnie, et celle de quelques autres ? Avec eux ce n'est pas de la musique d'ameublement que j'écoute. C'est une pure atmosphère distillée dans mon sillage, que ce soit avec "Et ressurexit" ou "Old man river", ou encore "My way". Mon cœur palpite.

Heureuse, je peux dire : " Rossini et Sinatra, même combat !"

Mbolo d'hier et aujourd'hui

Ils ne sont pas si rares les moments où, avec ou sans musique, je me détache de la réalité...Debout devant une vitrine, au coin d'un bâtiment. A un feu rouge, entre les rayons d'un supermarché... mes pensées à tout moment peuvent faire craquer le voile des jours laborieux et organisés.

A Mbolo, la grande surface, je fais mes courses. Ce nom n'a pas été choisi par hasard. Il a quelque chose de fédérateur. Mbolo, ça veut dire bonjour dans plusieurs langues d'ici. Tout le monde le comprend. Et s'il n'y a qu'un mot à connaître dans une langue du pays, c'est celui-là.

A Mbolo, lieu de rencontre parce que lieu unique et utile, je dis bonjour à toutes les connaissances que je croise. Des amis, des collègues, des élèves, anciens ou actuels. Sans leur uniforme, je ne les reconnais pas toujours. Ils en rient. Parfois, avec L. nous prenons un café au comptoir du torréfacteur installé face aux caisses. Occasion de se poser, et de voir encore passer des visages connus. De faire quelques remarques moqueuses ? Entre nous, c'est en myéné que nous les faisons, il nous protège de pas mal d'oreilles indiscrettes. Mais le plus souvent le temps presse.

Je fonce. Papeterie, produits d'entretien. J'entretiens la maison. Et la forme, quelques allées plus loin. Pour les formes, je pousse jusqu'au chocolat et aux gâteaux. J'accélère. Je passe à la caisse et cours encore. J'ai mille choses à faire. Heureusement. Moins d'activités me frustrerait. Mes journées ne sont pas faites pour être creuses. Philosophie, musique, public, privé, amis, associations...Et la famille ! A bout de souffle, assise au volant de ma voiture, je marque une pause avant de démarrer.

Le vent a promené sur le parking quelques papiers déchirés, de vieux sacs de plastiques, des lambeaux d'affiches.

Le vent, je l'imagine balayant les hautes herbes il y a des années de cela. Plus d'un siècle...Avant Mbolo, avant le boulevard Triomphal, avant la grande guerre, avant nous.

Le ciel est gris, l'air frais. La mer monte, à coup de vagues tranquilles, à quelques pas de là. Le clapotis du petit cours d'eau tient compagnie à une vieille femme, assise près de sa case. Celle de son fils

aîné est juste à côté. Elle garde ses petits-enfants. Il ne faut pas qu'ils s'éloignent ; elle est fatiguée, elle ne pourrait jamais courir après eux. Les petits respectent encore cela, et sa voix leur suffit.

Vieille et fatiguée, aux gestes lents, la pipe à la bouche, sans mari depuis cinq saisons sèches, elle reste le plus souvent sur son tabouret. Se lève de temps à autre pour chercher on ne sait quoi dans sa case. C'est tout. Les hommes vont rentrer bientôt avec du poisson, et les femmes avec le bois pour faire le feu et le griller. Sur la colline d'en face, le travail a cessé. On y construit une église. Elle commence à peine à sortir de terre.

Les pêcheurs revenus, la soirée passe vite. Le soleil a disparu. Les torches et les petits feux clignotent. La vieille femme chasse quelques moustiques. Elle balaye du regard la cour, s'assurant que tout le monde est bien rentré. La première, elle se retirera dans sa case. Elle va se coucher. Couchée tôt, levée tôt.

Demain, elle sera dehors la première dans ce hameau. D'autres vieilles femmes l'y rejoindront peut-être pour bavarder un moment. Demain, comme chaque matin, ses enfants lui adresseront un discret bonjour : "mbolo !"

Il y en a bien eu, des familles comme celle-là. Il y en a encore, loin de Libreville, avec quelques objets en plus, la lessive en petits sachets, la lampe à pétrole et le lait Nestlé aux oiseaux. J'imagine cette vieille femme, ça ne me prend que quelques minutes, pendant lesquelles je me détends. J'aurais bien aimé connaître Libreville avant Libreville, avant cette ville que je découvre parfois sur quelque photo ancienne. Celle dont les clichés du temps passé ont toujours pour moi le charme d'une époque révolue.

Entre la petite église Saint-Joseph, que l'on construisait il y a plus d'un siècle, et la cathédrale, construction récente de béton, de lignes droites et dures, je n'hésite pas. Les constructions d'hier sont en sursis. En fin de sursis souvent, dans un état de dégradation avancé. Des centaines en péril, un patrimoine en décomposition. En décomposition, le bois des plus vieux édifices l'est aussi. Ceux-là, bien plus que centaines, "risquent de disparaître sous nos regards complices", signale un article de *L'Union*. Chroniqueur averti et bien intentionné, Makaya, quant à lui, ne manque pas de dénoncer cette situation.

Makaya

Makaya dénonce régulièrement le laisser aller, le laisser faire, les manquements aux obligations les plus élémentaires, les faits de société et situations révoltantes et tous les “problèmes” récurrents. Au Gabon, on aime beaucoup le mot “problème”, utilisé à grande échelle, pour parler d’une brouille, gravier dans la chaussure par exemple, ou d’un drame, une mort. Problème : c’est le mot à tout faire. J’ai fini par le détester.

Comme tous les sujets abordés par Makaya dans sa chronique de *L’Union* c’est une affaire à suivre. A suivre aussi dans le Quotidien National : le cours de l’euro, celui du dollars, les fluctuations du baril de Brent, le programme des chaînes de télévision, la chaîne nationale en tête, la RTG 1, avec ses feuilletons à rallonge, ses héroïnes d’une autre époque, Beijà, la courtisane Brésilienne du siècle dernier, Sue Helen, Texane inusable, et bien sûr, à suivre, la liste des gagnants de la tombola organisée à l’occasion de l’anniversaire de la Sobraga (Société des Brasseries Gabonaises). C’est presque la fête de la bière. A l’Hôtel Inter, certains se sont déguisés en Bavarois.

A suivre aussi la file ininterrompue des voitures surchauffées entre onze heures trente et treize heures, du Palais Rénovation, le Palais présidentiel, jusqu’au carrefour des Affaires Etrangères, la maison de verre, symbole de la transparence, récemment rénovée. De tout cela, stigmatisant aussi bien la fausse transparence que les vrais embouteillages, Makaya parle aussi, fine plume sans tabou, dit-il. Qui est dupe ?

A ne pas suivre... tant de conseils aux intentions souvent douteuses. Et les affaires, présentées chaque matin dans *L’Union*, par ce fameux Makaya, l’une des figures les plus célèbres de tout le Gabon, qui n’en a pas beaucoup, il faut le dire. En plus, on ne sait pas la tête qu’il a. Pas la peine de les suivre ces affaires glauques, il n’y aura pas de suite, ni dans l’article ni dans les faits, même si l’article, dans son cadre rose, finit chaque matin par ces mots, conseil énigmatique : “A suivre...” Ne jamais croire complètement, ne jamais s’y fier, ne pas espérer, à moins d’être incurablement naïf.

Cela fait certainement partie de la leçon de Makaya. Ne suivez ni nos conseils, ni nos affaires Nous dénonçons, mais n’attendez pas que nous redressions. Auteur d’un papier quotidien, il s’exprime, sous le

couvert de l'anonymat le plus total, sur une question d'actualité, sur un scandale, sur un fait de société. Qui se cache sous cette plume ? Un journaliste ? Il faudrait qu'il campe dans les allées du pouvoir, pour avoir l'œil sur tout. Un professeur, du supérieur, cela va sans dire, parce qu'on n'a jamais vu un "petit" professeur du secondaire en savoir autant ?

Certains y ont vu plusieurs personnes, rédigeant le billet selon leurs spécialités respectives. D'autres enfin y voient le grand chef en personne. Autrement dit le Président de la République. Incroyable ! La vérité est que personne ne sait. Qui a envie de savoir ? Il fait partie de ces êtres dont on parle avec plaisir parce qu'ils sont mystérieux. Il est peut-être mort plusieurs fois, depuis que la chronique existe, et ressuscité de ses cendres sous la plume d'un autre. La vérité tuerait sans doute une partie du plaisir éprouvé à sa lecture, qui est aussi un sujet de conversation apprécié.

Pauvre, ou pour le moins homme aux fins de mois longues et difficiles, victime des abus du pouvoir, témoin de tous les passe-droits, fouineur en chef curieux de tout, il vient d'on ne sait où. Makaya, qui se dit sans instruction et sans le sou, incarne l'homme du peuple. Il incarne le peuple. Il ne s'appelle pas ainsi pour rien : son nom est celui du citoyen malmené, pas argenté, à qui rien ne profite. Mais lui, il a des yeux et des oreilles partout.

Aujourd'hui, comme il le fait souvent, il nous parle de l'équipe nationale de football : les Panthères. On l'attend au tournant celle là ! Il n'y a guère plus d'un an que l'équipe se nomme ainsi. Avant, elle s'appelait Azingo, du nom d'un lac du Moyen-Ogoué. Azingo, cela signifie aussi en myéné le chagrin. C'est de ce mot que le lac tient son nom. N'est-ce pas de lui aussi que l'équipe nationale tient sa malchance ? On la croit malchanceuse en effet. Est-il normal qu'elle soit si vulnérable face à tant d'autres équipes nationales. Les pays amis finiront par la dévorer en riant ! On se moque de nous. Nos sportifs ne sont pas si mauvais pourtant. Il faut chercher la cause de la faiblesse de l'équipe ailleurs que dans les hommes. Azingo... ça porte la poisse. Certains l'ont pensé et en sont arrivés à la conclusion qu'un nom plus dynamique la fortifierait, l'aiderait à redorer son blason, tout en redonnant aux supporters une motivation nécessaire. En vérité les Panthères ont autant de problèmes qu'Azingo. Problèmes sportifs, relationnels, psychologiques, et, bien sûr économiques. Manque d'argent, budget mal équilibré, joueurs mal rémunérés, contrairement à leurs encadrateurs, tout cela nuit aux performances de l'équipe. Makaya ne manque jamais de le rappeler. Tout en achevant avec l'éternelle question : où va l'argent ?

Il aime aussi s'exprimer sur les écarts de conduite de tel ou tel

ministre, sur le scandale de la voirie défectueuse, sur la fréquentation des féticheurs sans scrupules par cadres et intellectuels, souvent décevants, dit-il, “vous avez vu comment ils se conduisent ?”. Toutes catégories confondues, les élus, locaux, nationaux, éjectables ou inamovibles, sont une cible inusable. Parfois d’ailleurs, un billet de Makaya annonce, on le devine, la disgrâce de l’un d’eux. “Qu’il fasse attention, celui là !” Cela contribue à son succès, parce qu’ici comme ailleurs on aime voir les grands hommes tomber. Eux aussi sont fragiles, ils “font les malins” mais qu’est-ce qu’ils croient, ils vont retourner dans leur village, et sans voiture avec ça !

Makaya est, depuis ses débuts dans l’Union, le symbole de l’insolence curieuse, dose de révolte nécessaire contre l’ordre établi. Il est devenu symbole de la liberté d’expression pendant le règne du Parti Unique. La démocratie l’a conforté dans son rôle. Ses billets, d’humeur ou d’humour, finissent par “Pour moi quoi...” Autrement dit, “A vous de voir, je vous aurais prévenus !” Et puis il faut suivre, il faut également savoir lire entre les lignes, comprendre qui se cache derrière les portraits rapides qu’il brosse. Petit jeu dans les bureaux des administrations où le journal circule. Il joue les illettrés. C’est un pauvre makaya qui parle, homme des quartiers, où nul ne profite de l’argent qui ailleurs coule à flots. Il n’a pas de diplôme. D’ailleurs, les diplômés ne sont pas la fierté du Gabon, voyez comme la plupart se conduisent, répète-t-il. Il transcrit phonétiquement et avec moquerie la prononciation de certains noms. C’est pour faire peuple. Il s’exprime comme au quartier d’où il vient.

A y regarder de plus près, en dehors de ces intonations d’inspiration populaire, vite lassantes, les billets quotidiens ne sont pas si mal écrits que cela. Phrase ou petit paragraphe introductif avant de présenter le sujet du jour. Sujet ou problème ? Un alinéa par idée dans ces quelques lignes. Conclusion rapide, avec éventuellement élargissement à un autre thème proche de celui du jour. Il y a du métier dans cette chronique. Il y a aussi de la culture, quelques expressions en témoignent : toile de Pénélope, serpent de mer... Makaya n’est pas naïf. Il fait peuple, mais c’est cousu de fil blanc. Tous les jours il écrit, et tous les jours bon nombre de Gabonais et d’expatriés, souvent cible de cette fameuse plume, en le lisant se demandent : mais qui est ce Makaya ?

Moi-même j’en ai pris l’habitude. Ma lecture de *L’Union* s’est modifiée au cours des années. De la curiosité des premiers temps je suis passée à la lassitude, puis à l’énervement. Je ne fais plus les mots fléchés, depuis que j’y ai vu Oslo définie comme la capitale de la Belgique. Erreur fatale : elle m’a définitivement détournée de cette distraction matinale. Je laisse le jeu des 7 erreurs à L. J’ai arrêté de

lire l'horoscope, même pour rire, depuis que j'ai constaté qu'il se répétait, redonnant des prédictions à quelques jours d'intervalle, alors que bien sûr la conjonction des planètes... erreur là encore. Trop d'erreurs dans ce journal, dont je parcours les grands titres, sans m'attarder sur les articles. Qui m'assurera qu'ils ne sont pas parsemés d'erreurs ? Les programmes de cinéma, n'en parlons plus. En fait, je ne lis presque plus rien dans *L'Union*. Mais je lis toujours Makaya.

Philosophie

Lundi matin. Cours de philosophie pour une terminale A. Comme pourrait l'écrire Makaya, terminale parce que pour beaucoup c'est vraiment le terminus. L'impasse, la voie sans issue, et en attendant cette vérité cinglante, la voie de garage. C'est moi le prof. Eux, les élèves, n'ont rien à craindre avec moi. Je ne crois pas en mon autorité, je ne crois pas en moi en tant que professeur de philosophie. De plus en plus je joue à cela comme je jouerais un rôle dans un mauvais casting. Je ne crois pas à l'intérêt de mon auditoire pour les connaissances que je lui apporte. Je ne joue pas trop mal.

Certains élèves affirment sans ambiguïté que l'important n'est pas de connaître, mais d'avoir le bac à la fin de l'année. "Gagner le bac", comme ils disent. Ce qu'il vaut ça n'a pas vraiment d'importance. C'est même en train de devenir une question carrément dépassée. Je ne me sens pas visée, pas davantage vexée, par cette façon de percevoir l'enseignement. Je suis un élément du système. Il m'assure salaire et respectabilité, certes, mais je me sens en décalage complet avec lui. Je ne suis pas à ma place. Ce sentiment s'est glissé, insidieusement, au fil des années. Mais ce n'est pas à cause de cela que les lycéens n'ont plus le goût de l'étude.

Le copiage complet, systématique, quoique souvent infidèle, de ce que je dis ne me comble pas. Je sais que la classe de terminale n'est pour la plupart qu'un passage obligé, alors je ne suis pas pointilleuse, sur la présence ou la ponctualité. Je connais peu mes élèves. Sortie du lycée, je ne les connais plus. Je n'y mets aucune mauvaise volonté. Je les vois se fondre dans la masse des adultes, jeunes parents, clients à Mbolo. Comment les reconnaitrais-je ?

Ce lundi matin pourtant, je remarque un inconnu. Il n'est pas comme les autres. Un nouveau ? A ce moment de l'année c'est étonnant. Chose rare, je fais l'appel. Cela prend du temps. Quelque chose comme soixante-cinq noms à prononcer fort, sans faiblir dans ma détermination. Je dois me débrouiller pour prendre ce "monsieur" en flagrant délit de clandestinité. Je suis convaincue que c'est un "clando". S'il pouvait il s'appellerait auditeur libre. Ce statut n'existe pas au lycée.

Son physique dès le premier coup d'œil m'a étonnée. Il semble avoir une bonne trentaine. De grosses lunettes, un uniforme crasseux,

emprunté sans doute à un ancien, et un début de calvitie, le rendent remarquable.

Je le prie de sortir ; ça pourrait être un fou. J'en ai déjà vus traîner dans le lycée. L'un d'eux rentrait même dans les salles pour haranguer les élèves. Un ancien du lycée, paraît-il. Si c'est un marginal, un déséquilibré, son agressivité éclatera tout à coup. Il y a de fortes chances pour que ce ne soit qu'un candidat malheureux au bac. Maintes fois malheureux, si malheureux, jusqu'à ne plus pouvoir s'inscrire nulle part. Où aller, pour quoi faire ? Plusieurs élèves me prient de le laisser assister au cours. "Pendant ce temps il n'est pas chômeur" me lance l'un d'eux. C'est vrai, on n'est pas élève et chômeur à la fois. C'est impensable. Et c'est pour cela qu'ils sont si nombreux ? Pourtant ils pourraient tenter le concours d'entrée à l'Université, dont les critères d'inscription se sont énormément assouplis. Je sens la solidarité entre les élèves et ce clando, forcément ancien élève, quelque part. Je ne me ferai pas bien voir, tant pis, j'exige qu'il sorte. J'affirme mon droit. Autorité inutile.

Goutte d'eau dans l'océan du laxisme. Tout cela me perturbe un peu. "Où en étais-je ?" Je perds souvent le fil de mon cours. Je suis déjà lasse de cette semaine. J'attends avec impatience la fin de la matinée. Je me hâterai vers ma voiture pour m'y enfermer avec mes compositeurs de prédilection. Du luxe, loin des claustres, des tables-bancs griffonnées, lacérées, de la prise de courant dénudée dans un coin La chaise, sans laquelle je refuse de commencer mon cours, est bancale. Après cela, Mozart, Rossini, ou Oscar Peterson, c'est du luxe !

Le plus souvent, la matinée se déroule sans ce genre d'incident, dont aucune administration ne relèvera les dangers. S'il suffit de mettre un uniforme pour être admis dans une classe, j'en prendrai mon parti. Les matins se ressemblent, dès le réveil de la ville. Elle se remet fréquemment d'avoir été ballottée toute la nuit par un grand vent, entre mer et forêt. La pluie alourdit les fleurs d'hibiscus dans notre cour et ailleurs. Les moustiques des matins trempés sont réveillés. Seul le soleil les chassera. Nous nous préparons pour partir, chacun dans son école, L. au Ministère. Comment s'habiller ce matin ? Pleuvra-t-il encore ? Le ciel, surchargé, le laisse soupçonner. Dans le doute, comme sous toutes les latitudes, j'embarque mon parapluie dans la voiture. Et m'habille finalement comme tous les jours, légère et sobre à la fois.

J'évite la descente de Quaben. Les fossés des bas-côtés y débordent tant que j'ai peur d'y noyer mon moteur. En plus, avec toutes ces écoles dans le quartier, c'est l'heure des embouteillages. Je passe par en haut : feux de Gros-Bouquet, le Pavillon, et je rejoins le bord de mer au niveau du Dialogue, grand hôtel désaffecté, ayant abrité

provisoirement, le temps de travaux, le Ministère des Affaires Etrangères. Ambiance étrange dans ces couloirs sombres à la moquette insalubre. Même les cocotiers du parking ont l'air usé. Ils s'affaissent, comme le goudron, rongé par en dessous, la mer creusant ses galeries sans répit.

Je longe le Lycée Léon Mba, très lentement, prise malgré mes précautions dans les encombrements. C'est l'heure exquise où les écoles se remplissent. Je passe devant l'Hôtel Inter et poursuit ma route à une allure normale. Je franchis l'échangeur, puis tourne au niveau de Tahiti. Nom exotique pour un petit quartier sans autre attrait que ses villas et résidences protégées, gardées. Pour une vie protégée.

J'arrive prudemment au Lycée d'Etat, coincée entre deux taxis et un vieux car de la Sogatra. Feu la Société Gabonaise de Transports. Je rentre dans l'enceinte de mon établissement. Je connais les creux et les bosses des chemins, mais avec la pluie de la nuit, il faut redoubler de vigilance : un trou peut en cacher un autre. Je me gare et file vers la salle où quelques élèves déjà m'attendent.

Les retardataires arriveront au compte-gouttes, fatigués par une nuit d'orage, par les pleurs de bébé parfois, par l'insomnie, un trajet pénible, et la perspective non moins pénible d'une matinée de cours, dont la dernière heure, celle du soleil à pic, de la faim et des auréoles sous les bras, sera un impossible défi lancé aux choses de l'esprit. Pour l'instant il est sept heures trente. Déjà quinze minutes ont passé en attente, allées et venues, explications et excuses diverses. Ou rien, si ce n'est un regard furtif.

On s'y met. Il faut rattraper le temps perdu. A quoi s'attaque-t-on ? A une notion, à un texte photocopié, tout cela étudié sans l'écho de lectures plus approfondies. Il n'y a plus de livres de philosophie au lycée. Ils ont disparu au fil des ans. Pas de manuels, pas d'encyclopédie, pas le moindre petit Dialogue de Platon, pour ces élèves à qui je suis chargée de tout donner, concernant un programme vaste et prometteur.

Il faut "faire", "Madame, on n'a pas fait !" la Conscience, l'Inconscient, la Passion, Autrui, l'Illusion, le Langage, l'Histoire, le Temps, la Mémoire, le Travail... le travail, quel travail ? Celui qui nous fait hommes bien sûr, après les vertiges de la passion. Et autrui, autrui l'infernal, éternel sartrien des classes terminale. Et le Droit, la Justice, la Liberté. C'est le patchwork de l'année, succès assuré pour "l'homme est un loup pour l'homme", retour régulier sous les projecteurs du célèbre "cogito ergo sum" tandis que "chaque conscience poursuit la mort de l'autre".

Un zeste de Marx, une pincée de Nietzsche, un extrait de Kant, et une petite feuille de Camus pour la touche finale. Joli plat qui me laisse sur ma faim ; je rêve d'autres nourritures. Même devant plus de soixante élèves, mon attention se disperse. La lassitude me gagne. Comment sont-ils devenus si nombreux ? Loin de nous cette fin d'année scolaire 1989, la fête du Bicentenaire, et 1990, les militaires montant les tentes de la kermesse. Les espoirs sont-ils derrière nous ?

Un coup de vent me rappelle à l'ordre. Une vraie bourrasque. Le cocotier de l'esplanade est abandonné. Plus un élève autour de lui. Des papiers volent. Je repère un sachet noir, malmené par le vent. Il se gonfle, s'envole, retombe, impuissant devant toute cette force. J'entends la pluie sur les toits de tôle des bâtiments alentour. Dans quelques secondes, elle sera sur nous, condamnés au silence par le bruit au-dessus de nos têtes. Au sens propre, on la voit venir. Comme un rideau qui s'approche. Qui se baisse.

Pique-nique

Aujourd'hui, dimanche de janvier, nous allons pique-niquer. Nous allons déjeuner dans le jardin du couvent des Clarisses, entre Libreville et Ntoum. Dimanche à la campagne, déjeuner sur l'herbe. Ce dimanche, je l'aimerai jusqu'au soir.

Je ne suis pas au volant et tout en bavardant, j'observe les quartiers à la sortie de Libreville, qui n'en finissent pas d'empiéter sur la végétation richement sauvage. PK5, PK12... jusqu'à quel point kilométrique ira la capitale, longeant la Nationale 1 ? De trou en trou, nous nous exclamons, pestant contre la dégradation de la route et des bas-côtés. Riant souvent des soubresauts, parce que nous sommes dimanche, sans entraves, sans contraintes, seulement là pour le plaisir. La Nationale, numéro 1 et unique, n'échappe pas aux ornières creusées par la pluie. Les bas-côtés ravinés sont plus dangereux qu'en ville, la vitesse aidant. Les hommes accumulent les détritiques dans les poubelles à ciel ouvert. Il y a aussi les voitures cassées abandonnées sur quelque terre-plein. De vieux camions.

D'ici quelques kilomètres, la végétation évoquera la pureté et la luxuriance. Nous nous sentirons "à la campagne". Peu à peu, les seules maisons visibles se cachent, neuves, bien dessinées, loin de la route, sur les hauteurs. Loin de tout, les propriétaires ont du mal à les louer ; ils pleurent sur eux-mêmes et sur leur investissement. Ils n'avaient pas imaginé les difficultés de déplacement, ou n'avaient pas voulu les voir. Il fallait acheter, devenir propriétaire. Un homme sans maison n'est pas un homme, et j'en passe, sur les origines et les motivations de ces constructions.

Après plusieurs kilomètres tranquilles sur la Nationale, nous tournons à gauche, empruntons une petite route sinueuse, propre et bien goudronnée. Elle nous mène, en haut de la colline, au couvent des Clarisses. Celles-ci sont invisibles ce dimanche, mais le jardin autour du couvent est libre d'accès, et accueillant.

La seule table des lieux est occupée par un "penseur" prenant notes sur notes dans de gros livres sans images. A peine nous a-t-il regardés qu'il se replonge dans sa lecture. Nous déjeunerons donc sur des bancs dont la vocation première est de recevoir les fidèles, lors de services religieux en plein air. De l'un d'eux nous faisons notre table. Le temps de quelques photos aux bougainvillées épanouies, nous voici installés.

La chaleur est intense. Un petit flamboyant nous protège à peine. Son feuillage est trop léger. Tout en devisant et en déjeunant, nous oublions un peu cette chaleur dont nous sommes coutumiers. Elle ne nous coupe pas l'appétit. Et puis nous apprécions ce dont la semaine à Libreville nous prive. En plus de la détente, une vue plongeant sur des vallons, des couleurs, des silences. Nous sommes à mille kilomètres de la capitale. A des heures et des jours de randonnée. Une petite année lumière. Une nouvelle et immense parenthèse s'est ouverte.

C'est la pause. Pause sous le flamboyant pour quelques portraits. Pause pour le travailleur qui fait de ce dimanche un jour de vacances. Pause pour les oiseaux que la chaleur réduit au silence. Ils reprendront leur envol et entonneront leurs chants, ce soir. A treize heures nous n'entendons que les bavardages des hommes, et une radio. Pas folles les bêtes !

Nous avons la force de plaisanter, commenter... un article lu dans *L'Union* de la veille, où quelques lignes ont parlé du développement de cette partie de la Province. Nous nous extasions du dessin "spécial an 2000" d'une bouteille d'Evian remplie pour la énième fois de l'eau d'un robinet librevillois. Ici à l'aube du troisième millénaire le banc est dur, mais l'air pur, la pollution oubliée. La forêt est à quelques enjambées. Trop lointaine pour être connue, trop proche pour être encore vierge. Beauté dangereuse.

Après le café, nous reprenons la route. Direction Ntoum, agglomération que je connais déjà. Ce fut d'ailleurs notre première promenade à l'extérieur de Libreville avec notre première voiture, Toyota rouge flambant neuve. Détour dans le centre ville Là-bas, pas de dimanche pour les boutiquiers, ni pour les marchandes aux quelques tas de fruits et légumes. Il me semble que leur nombre croissant est le seul développement qu'a connu la ville, où nous sommes revenus plusieurs fois, depuis cette lointaine première promenade. Pour les marchands, Maliens, Libanais ou Gabonais, un jour sans rentrée d'argent est insupportable. N'est pas salarié qui veut, autorisé à suivre la douce loi du septième jour.

Quittant la ville, nous empruntons une petite route goudronnée qui nous éloigne du centre grouillant, rendez-vous du dimanche. Les Ntoumois s'ennuieraient-ils loin de l'animation du marché ? Le ruban goudronné étouffe sous les herbes hautes et rétrécit jusqu'à ne plus être qu'un mince cordon grisâtre, qui nous conduit à d'immenses paraboles, relais de radios et télévisions étrangères, présences dont le Gabon peut s'enorgueillir. Il n'y manque pas.

Sur le chemin du retour nous nous arrêtons à la plantation. Ainsi sont nommés quelques arpents gardés par un vieux couple et quelques

chats. Préposés à l'accueil des rares visiteurs, ils nous dressent l'état des lieux, dont la vue parle d'elle-même. Les manœuvres, des journaliers, n'ont pas été payés depuis plusieurs mois. Ils désertent. La plantation sera bientôt un grand jardin abandonné. Quelques becs de perroquets, des atangatiers abandonnés à eux-mêmes, beaucoup de fourmis. Il faut marcher vite. Ne pas stationner sous le fromager immense qui a semé son kapok et fait le vide autour de lui. Trop de fourmis à ses pieds. Les arbustes ont déserté ses alentours. Les mauvaises herbes, elles, prolifèrent.

Le gardien nous propose néanmoins quelques bananes et des herbes à cuisiner. Nous achevons notre visite autour d'un verre de Fanta, assis sur de vieilles chaises. Quelques propos échangés. Je m'amuse des chats, distants mais habitués à la présence humaine. Ma conversation s'arrête là. Photos ? Mon tee-shirt aux motifs pailletés brille toujours. Mes yeux, moins. Malgré le sourire esquissé.

Puis c'est le retour vers la ville, au soleil couchant. Dimanche soir arrive, assombri déjà par le labeur du lundi matin.

Bac sous protection

L. m'a rapporté, exhumé du fond d'une valise abandonnée à Libreville, le badge que je portais lors des épreuves du dernier bac que j'ai fait passer là-bas. Séries G, Libreville, Bac 2000, philosophie, mon nom, et le drapeau gabonais en biais en haut à gauche. Je me souviens avoir été ravie de corriger des devoirs de série G, les lycéens de cette filière, secrétaires ou futurs comptables, étant nettement moins prolixes que ceux des séries générales. Comme toujours, les corrections ont lieu sur place, c'est-à-dire au Lycée National Léon M'ba. Au fil des années, au rythme de l'augmentation du nombre de candidats, plusieurs lycées sont devenus centres d'épreuve. Mais les corrections se font toujours au Lycée Léon M'ba. Dans une atmosphère de moins en moins détendue. La méfiance règne, sans que l'on sache exactement de qui il faut se méfier. Enseignants, élèves, parents d'élèves ?

L'heure est à la rigueur, c'est le moins qu'on puisse dire : les militaires encadrent désormais les lieux. Depuis quelques années en effet on a officiellement voulu soustraire aux pressions multiples les enseignants : pressions des familles, des candidats, des fiancés... Pressions auxquelles certains n'échappent pas chez eux. Les militaires, dans ce cas, ne peuvent rien. Sans compter que les professeurs eux-mêmes sont parents, ou frères, cousins. Donc dans des situations parfois inextricables.

Au lycée, les militaires sont partout : dans les couloirs, au bas des escaliers, à l'entrée de chaque bâtiment. Il faut montrer son badge pour avoir accès aux salles. Le sentiment naissant de cette situation peu commune est ambigu. Doit-on se sentir valorisé, ou surveillé ? Protégé ou pris en otage ? Je sais que dans ce contexte ils ne me font pas peur ! Je n'ai jamais été soupçonné de tricherie. Je ne me sens pas concernée par la surveillance. En vérité je trouve que ces militaires ne font qu'ajouter un peu d'originalité à ce bac, vestige d'un bac français. On le dit encore équivalent. Prétention administrative et politique entretenue avec soin.

Pour ma part je suis si contente cette année-là du succès de mon fils au bac français, que je corrige mes séries G le cœur léger. Je fais passer un examen que je n'aimerais pas voir mes enfants préparer, je travaille dans un établissement que je n'aimerais pas les voir

fréquenter. Tout cela est-il sensé ?

Au fur et à mesure des années, je suis de plus en plus sensible aux situations incongrues que je vis, la conscience plus ou moins en éveil. Le non-sens de certaines ne m'échappe évidemment pas, et me pousse de plus en plus à fuir mes responsabilités. Ainsi cette année-là je n'irai pas aux délibérations.

Elles ont toujours lieu dans la même salle, dans laquelle de plus en plus de professeurs s'entassent, pour statuer sur le sort de candidats, rattrapables in extremis, sauvés par on ne sait quelle bonne note dans une discipline importante. Et puis sauvés parce qu'au bon moment le jury s'est réveillé, endormi qu'il est par la promiscuité, la fatigue des corrections, la litanie de la lecture des résultats par les membres du secrétariat. Pour simplifier, on admet désormais le candidat à moins de 10 de moyenne. Je ne sais pas à combien on est descendu cette année-là puisque je me suis dérobée, mais je sais que chaque année la barre descend. De rattrapage en fin d'année pour passer dans la classe supérieure, au rattrapage final pour le bac, que veut-elle dire d'ailleurs cette moyenne ?

J'ai la conscience tranquille : ne pas participer à ces délibérations me fera un bien énorme, et ne nuira à personne ! Les militaires eux-mêmes n'en sauront rien, pas plus qu'ils ne sauront ce que je pense de leur présence !

Atanga

Je ne peux pas ne pas parler de l'atanga. L'atanga est un petit fruit violet. Oblong, il est lourd d'un noyau de la même forme. Noyau si imposant parfois qu'il n'y a presque rien à manger. L'atanga pousse dans un arbre au feuillage épais, vert foncé et brillant, à l'ombre généreuse. J'envie ceux qui ont un atangatier dans leur cour. Ainsi qu'un avocatier bien sûr, aux fruits énormes. Rien à voir avec ceux que l'on achète en France. L'atangatier a néanmoins ma préférence. Je le vois comme un signe d'opulence et de sécurité. Pour moi, quelques atangas suffisent à changer un repas, lui donnant goût et couleur.

Certains atangas restent petits, luisants, la peau visiblement fine. D'autres, beaucoup plus gros, ont une peau épaisse, immangeable, que l'on détachera aisément entre cuisson et dégustation. Je dis cuisson, ce n'est pas le mot : on ne cuit surtout pas un atanga ! On le prépare, il n'y a pas plus facile.

Je vous donne la recette. Faites bouillir une casserole d'eau. Lorsque l'eau bout jetez – y les fruits à peine rincés. Certains disent “Ne rincez surtout pas !”, pour ma part j'ai l'habitude de tout rincer, et je ne vois pas comment cela nuirait à mes atangas. Vous aurez bien entendu éteint le gaz auparavant, comme vous le feriez si vous faisiez infuser de la camomille ou de la citronnelle. Couvrez, et patientez au moins une dizaine de minutes. Pas moins. Plus, ça ne gâtera rien. Pratique, l'atanga ne nécessite pas votre présence pour être à point. Vous pouvez faire ce que vous voulez pendant qu'il gonfle dans la casserole. Jouer du piano par exemple.

Vous pouvez laisser l'atanga dans l'eau jusqu'à ce qu'elle devienne tiède, il ne sera pas abîmé pour autant. Si sa peau fine parfois se craquelle, cela ne gâte rien non plus. Vous le dégusterez avec du sel. Rien de plus. Il est assez savoureux pour n'avoir besoin d'aucun autre accompagnement. Le sel est même parfois superflu, si vous avez dans la main un fruit dont la peau fine et la chair, onctueuse et légèrement grasse, fondent dans la bouche.

Quel est son goût ? A quoi ressemble-t-il ? A rien. Du moins à rien que nous connaissions en Europe. C'est le fruit inconnu, dont l'Afrique Equatoriale entretient la flamme. Fruit interdit des voyages intercontinentaux pour cause de délicatesse. Si facile à préparer, si difficile à faire voyager. Craignant la chaleur autant que le froid

(surtout ne mettez jamais un atanga au réfrigérateur), il est peu ou pas transportable, donc pas exporté. Fruit astreint à résidence pour cause d'inadaptabilité.

Lors de mon dernier voyage j'ai réussi, malgré cette fragilité, et en suivant les conseils d'une Gabonaise avisée, à en rapporter dans de bonnes conditions. Dans un petit panier d'osier, "surtout pas enfermés dans un sac !", avec deux ou trois citrons dont j'ai oublié le rôle, le panier entouré de papier journal, le tout dans la valise. Achetés au marché le samedi, enfermés dans la valise le dimanche très tôt, libérés le lundi matin, ils ont bien supporté le voyage. Je les ai préparés dès mon arrivée. Nous les avons savourés, à Angers, bouchées bienfaisantes, denrée rare.

En pleine saison, c'est loin d'en être une au Gabon, et dans toute l'Afrique Centrale. Sur les marchés, au coin des rues, il est vendu au tas, comme tous les fruits et légumes. Pas de balances. Tomates, oranges, citrons... se vendent au tas. Les atangas sont vendus par tas de cinq, six, ou même douze fruits, selon leur taille. Selon ce que les arbres donnent, et l'avancée de la saison, il faut compter de cinq cents à mille francs le tas. Pas rare donc, pour autant il peut devenir un luxe. On ne nourrit pas une famille avec cela, surtout pas une famille africaine. Il est un fruit qui se mange tiède, rassasie sans nourrir vraiment, abonde dans son arbre sans jamais abonder sur les tables. Fruit que je n'ai pas aimé les toutes premières fois où on me l'a présenté. Et puis un jour, envie de femme enceinte, j'en ai voulu. "Mais tu n'aimes pas cela !" Moi de répondre "Tant pis, j'ai envie d'en manger", et j'en ai mangé plusieurs tas ce jour là, en quelques heures. Le goût ne m'en est jamais passé.

Voilà ce que je peux dire sur l'atanga. Et je n'ai pas dit l'essentiel, bien sûr, l'indicible. Il faudrait pour cela que les mots aient du goût.

Départ

Un soir, à la mi-juin, je suis partie. C'était un voyage bien organisé. Je m'étais faite dispenser de baccalauréat, épreuve repoussant les vacances au début Juillet. Je suis partie et n'y suis pas retournée. La saison sèche commence à se faire sentir à cette période de l'année, que nous attendons généralement avec impatience. Nous, Gabonais, Gabonais d'adoption, expatriés, tous d'accord pour apprécier le changement de climat de "l'été". En apprécier les bienfaits, se réjouir de changer quelques habitudes.

Les pluies cessent peu à peu ; la moiteur nous pèse moins. Pour nous, vivant à longueur d'année ici, il fait frais. Les cardigans ressortent, on se couvre davantage la nuit. L'Européen débarquant à cette période se moquerait presque de nous, qui n'allons plus guère à la piscine ou à la plage. Celles-ci seront bientôt désertées, d'autant plus que les Blancs ont déjà la tête en vacances. Dès qu'ils le peuvent, ils partent. La plupart sont ainsi. Cette année là, je les précède.

Je n'emprunte plus les "ailes de la rénovation" de Air Gabon, le progrès en marche, progrès d'un pays qui sait quoi faire de son indépendance et de son pétrole. Air Gabon ne me propose plus la meilleure solution, encore moins le meilleur prix. Je prends place dans les fauteuils bleus d'Air France. Depuis septembre dernier, j'ai fait plusieurs fois ce vol en Airbus. C'est le dernier, en ce mois de juin frileux.

Je ne me souviens pas avoir pensé à quelque chose en particulier, sachant pourtant qu'un tournant s'amorçait dans ma vie. Peu m'importait. J'ai pris l'habitude de profiter du voyage sans penser à l'après. De me laisser porter, en pensant seulement que demain sera ailleurs et que, c'est vrai, si beaucoup ont peur de l'avion, pour moi il est avant tout une heureuse parenthèse. Au dessus de tout autant ne se faire de souci pour rien. Profiter. Du repos, du service, de l'impossibilité de changer quoique ce soit à ce qui arrive en vol.

Au bout d'une courte nuit nous survolons la Méditerranée. Vue plongeante sur quelques bateaux, puis sur la côte d'Azur. Peu après nous apercevons les sommets nuageux et enneigés des Alpes. Presque une incitation à d'autres voyages. Peu avant d'entamer la descente je crois que nous passons entre le Morvan et Nevers, d'où peut-être on nous regarde. J'ai de la famille là-bas.

Puis vient l'atterrissage, dans tous les sens du terme. Les valises récupérées, il faut courir vers une navette, vers un train. Une nuit dans l'avion aura suffi à enfermer une odeur et une humidité caractéristiques de l'atmosphère équatoriale. Et puis cela passe vite. Les vêtements sur un cintre, le passeport rangé, la nuit qui arrive si tard en France en juin, et le tour est joué. Le Gabon est loin derrière moi. Profond, en moi. Y retournerai-je un jour ?

J'aime, j'aime pas

Je ne dois pas rester sur ces mots, sans doute teintés de nostalgie. La fin l'appelle et je ne la veux pas. Je suis partie comme je suis venue, n'y étant pas obligée. Aujourd'hui si j'y retournais je nous reverrais, plus jeunes, plus tendres, faisant tel trajet ou tel autre, conduisant un enfant à l'école, achetant une noix de coco sur le bord de mer, de retour d'une sortie à la plage. Les lieux, en dehors de mon souvenir de nous, ne me diraient rien, ne me feraient rien sentir. Si ce n'est que tout est sans retour. Je ne veux pas de regrets, il y a eu tant de colères, du dégoût souvent, et le plus souvent inutilement.

De cela je ne dois pas avoir la nostalgie. Donc, je vais jouer. Jouer à "j'aime, j'aime pas". Là, ni les regrets ni la nostalgie n'auront leur place.

J'aime le bruit des vagues le soir ... et le coucher du soleil sur la mer. Coucher rapide sous l'équateur. Le soleil tombe dans l'eau. De vraies couleurs de cartes postales. Il n'y manque qu'un grand plouf.

J'aime le moment où la pluie commence à tomber, puis quand les oiseaux recommencent à chanter, lorsqu'elle cesse. Tout changement de temps est le bienvenu sous ce climat qui devient vite très monotone. Les oiseaux l'annoncent.

Ce que je n'aime pas... tant de choses !

Je n'aime pas les soirées VIP. Je n'aime pas ceux qui se prennent pour des VIP, se la jouent VIP, s'inventent VIP. Pure invention. Very important persons... Personnes très importantes : pour qui ? Je n'aime pas ces soirées, ni les cocktails "mondains". C'est mon petit côté rebelle ? Je le cultive avec soin.

Je n'aime pas les mondanités.

Je n'aime pas le dimanche soir, à cause du lundi matin.

Très logiquement, je n'aime pas non plus le lundi matin. Reprise du travail, des "choses à faire". Trop concret. Trop de réel. On ne peut pas dire je le ferai demain, aujourd'hui tout est fermé (avantage du dimanche)

J'aime aller en France sans avoir à demander l'autorisation de sortie du territoire (gabonais, le territoire). C'est à mes yeux une grande victoire de la démocratie : je peux sortir librement du pays. Avant, il

fallait demander une autorisation aux autorités, donc faire la queue au CEDOC, Centre de Documentation de la Police, y déposer auprès des policiers des quittances, prouver qu'on avait payé ses impôts, son électricité, et même joindre l'autorisation du mari. Archaïsme révolu.

Je n'aime pas les danses interminables des groupes d'animation. Ce que je dis est une atteinte directe à l'esprit du Parti Démocratique Gabonais, instigateur de ces danses, preuves du rôle irremplaçable de la femme dans la vie politique. Danses chargées d'assurer l'animation des réceptions, festivités, visites officielles, événements divers aux nombreux discours. Dans le contexte, ça passe, hors contexte, à la télévision, ça donne envie d'aller lire ou se coucher. Au début des années quatre-vingt, la chaîne unique, chaîne nationale, leur réservait la soirée du jeudi. Après un feuilleton plus ou moins américain, tous les jeudis, danses du Parti. C'est fini ! Il y a maintenant plusieurs chaînes. Nous sommes entrés dans l'ère du zapping.

J'aime aller acheter un bâton de cigarette à la boutique du Sénégalais. Souvent on dit "le Malien", sans plus de précision. Il peut l'être, Malien. Mais aussi Sénégalais, Ivoirien, Burkinabé... c'est celui qui est toujours là quand on a besoin d'un "bâton". Ce fameux "bâton", cigarette à l'unité, est le meilleur moyen de ne jamais arrêter de fumer. Le plus sûr aussi pour ne pas abuser, et se limiter à une petite consommation. Jamais de paquet à la maison. On n'achète pas que ça chez le Malien. Il vend le pain, les ampoules électriques, le Coca, le Fanta, la bière, le Nescafé. Il dépanne, sept jours sur sept. J'aime ça aussi.

J'aime acheter des légumes au marché. Un tas, deux tas, petit, gros... On ne s'encombre pas de pesée.

Je n'aime pas l'odika. C'est une sauce à base d'amandes de noyaux de mangues séchées et pilées. Je n'en aime ni le goût ni l'odeur, ni la couleur

Mais j'aime, j'adore même, le gnembwé, sauce de noix de palmes. Délicieux, avec du poulet, ou du poisson, accompagné de riz, de bananes, de patates douces.

J'aime la promenade sur la route du cap. Tout ce qui peut faire sortir de Libreville me plaît. Je n'en reviendrai jamais de la capacité de quelques kilomètres à nous transporter si loin. J'ai découvert cela au Gabon. Ne l'ai trouvé nulle part ailleurs. Lors de ces promenades j'aime que nous nous arrêtions boire un Fanta dans une buvette du bord de la route.

J'aime la démocratie !

Je n'aime pas quand "on" se moque en disant "la démoncratie".

“On”, c’est un ennemi, puisqu’il se moque... Force est de constater que se moquer, c’est aussi ça, la démocratie. Ce moqueur est donc un profiteuse, et il ne sait pas ce qu’il dit. On ne peut s’en moquer que si on “l’a”, et ce sera le signe de sa mort quand on ne pourra plus le faire. Un jour peut-être on reviendra en arrière ; rien n’est acquis.

J’aime davantage certains quartiers que d’autres. Je me sens à l’aise à Louis où je suis contente d’habiter. Je n’aime pas Trois-Quartiers. Je me plaisais assez à Glass, tandis que Plaine-Niger, non loin de là, ne m’a pas séduite. Dans certains quartiers, je n’aurais jamais voulu habiter, même une belle villa. Caprice ou affinité ? Choix éclairé ou mauvais rêve ? C’est vrai, une fois j’ai refusé d’aller habiter un quartier où, je l’avais cru et dit, comme argument de mon refus, un de mes mauvais rêves se situait !

Je n’aime pas conduire sur certains trajets, où, je le sais il y a trop de contrôles. “Papiers s’il vous plaît !”. Attention s’il en manque, ça coûte cher et ça prend la tête. L’épreuve du contrôle technique, dont l’absence est inexcusable, est particulièrement chère et angoissante. On y voit le contrôleur, avec ses machines perfectionnées et informatisées, à l’affût de la moindre faiblesse du véhicule, d’un phare fêlé, d’un pneu douteux. Il vous renverra pour un rien chez le garagiste le plus proche. Encore payer. Qui est derrière tout ça ? L’épreuve ne manque pas de me rendre malade. Tous ces contrôles me rendent malade. D’ailleurs, le dernier policier qui m’a demandé mes papiers, je lui ai répondu que je ne me sentais pas bien, le menaçant d’un malaise fort embarrassant. Il m’a laissée partir !

J’aime les bougainvillées, l’arbre à pain et l’hibiscus.

J’aime les badamiers à l’ombre riche, les cocotiers penchés. Fatigués, beaucoup semblent l’être, comme déplumés. Ils sont touchants.

J’aime la papaye. J’ai mis dix-huit ans à l’aimer, maintenant c’est sûr, je l’aime. Je pourrais en manger à toute heure du jour.

Je n’aime pas la banane verte, je l’aime bien mûre, tendre et sucrée.

Je n’aime pas l’heure fatale où le moustique débarque, fatalement repoussant, jamais inoffensif. J’ai encore dans le nez l’odeur du Timor. Dans la tête son slogan. “Là où Timor passe, l’insecte trépasse !”

Je n’aime pas les maisons sans moustiquaires, j’ai l’impression qu’on y cherche les ennuis. Ce serait si facile d’éviter bon nombre de crises de paludisme ; 39,5 de fièvre, la chair de poule, des kilos de perdus... dans le meilleur des cas ! Tous semblent rechigner à prendre de vraies mesures. Beaucoup de discours pour rien. Encore quelque chose qui m’énerve.

J'aime la liberté de me fâcher contre la pensée dominante et les idées reçues, ici. Et ailleurs aussi. Au Gabon et en France.

J'aime dire que j'ai vécu au Gabon. L'occasion s'en présente souvent. On s'exclame parfois : "l'Afrique, quelle chance tu as, c'est formidable..." On déplore le mauvais temps ici, le stress, le manque d'exotisme ; pas de bêtes sauvages. J'en passe. Et puis de temps en temps on se souvient "Ah oui, le Gabon, Bongo..." Lorsque j'essaye de parler d'autre chose que de ces images rebattues, je déçois. Et de ce que j'ai écrit, sans qu'on y retrouve les images attendues, drames pour l'humanitaire ou cartes postales colorées, ne me dira-t-on pas : "ceci n'est pas l'Afrique" ?

L'HARMATTAN, ITALIA
Via Degli Artisti 15 ; 10124 Torino

L'HARMATTAN HONGRIE
Könyvesbolt ; Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

L'HARMATTAN BURKINA FASO
Rue 15.167 Route du Pô Patte d'oie
12 BP 226
Ouagadougou 12
(00226) 76 59 79 86

ESPACE L'HARMATTAN KINSHASA
Faculté des Sciences Sociales,
Politiques et Administratives
BP243, KIN XI ; Université de Kinshasa

L'HARMATTAN GUINÉE
Almamy Rue KA 028
En face du restaurant le cèdre
OKB agency BP 3470 Conakry
(00224) 60 20 85 08
harmattanguinee@yahoo.fr

L'HARMATTAN COTE D'IVOIRE
M. Etien N'dah Ahmon
Résidence Karl / cité des arts
Abidjan-Cocody 03 BP 1588 Abidjan 03
(00225) 05 77 87 31

L'HARMATTAN MAURITANIE
Espace El Kettab du livre francophone
N° 472 avenue Palais des Congrès
BP 316 Nouakchott
(00222) 63 25 980

L'HARMATTAN CAMEROUN
BP 11486
(00237) 458 67 00
(00237) 976 61 66

harmattancam@yahoo.fr